

THÉÂTRE

Une nouvelle voix
chez Ubu

Page E 3



DE VISU

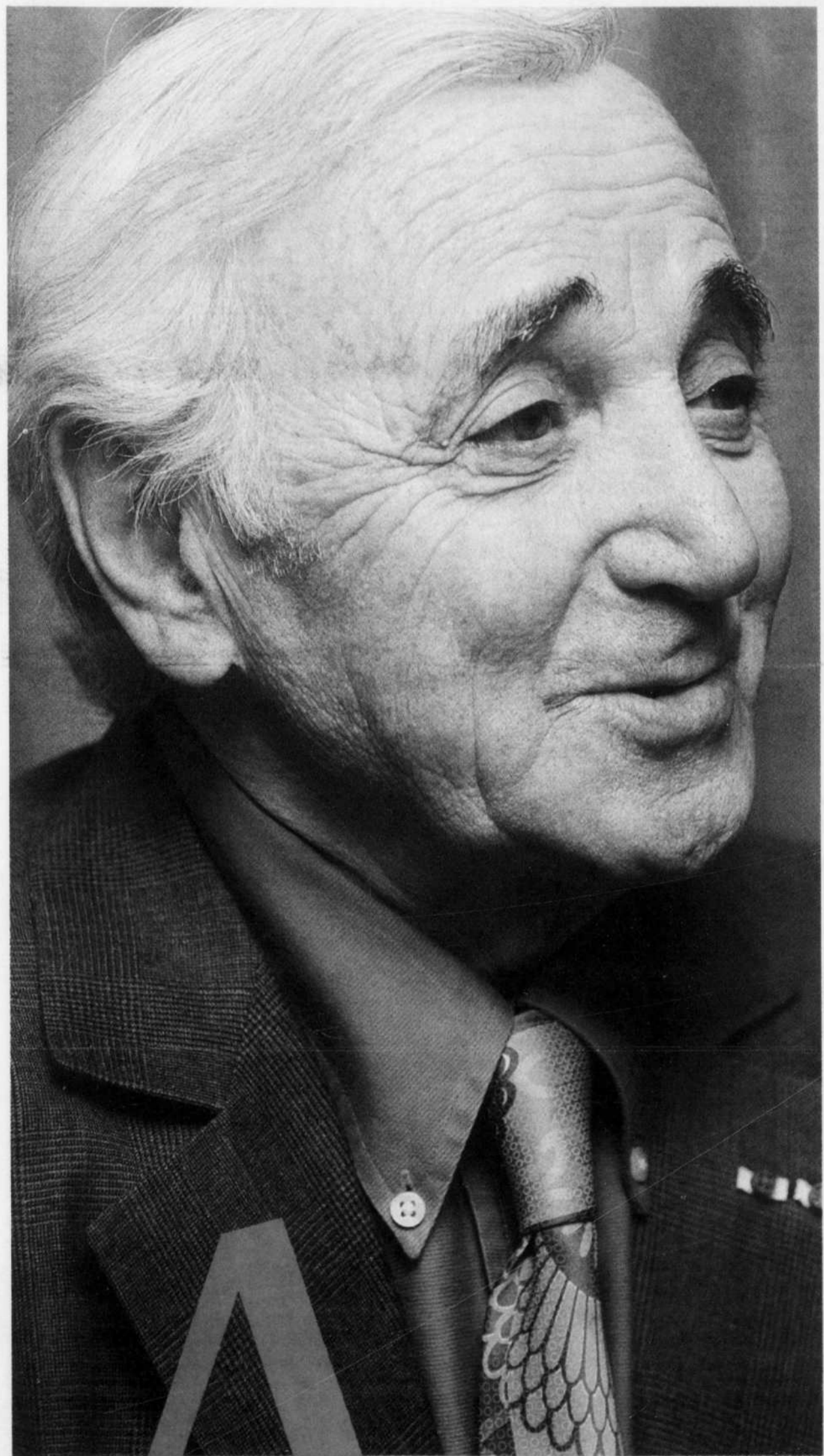
Holgate, entre tradition
et académisme

Page E 7

LE DEVOIR



CULTURE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est le Québec qui lui donna son premier vrai public en 1948, et c'est encore le Québec qui lui fait la fête et qui, à l'occasion de son ultime tour de chant dans nos parages, belle des belles avec l'Orchestre métropolitain pour écrin, lui offre le tribut ému de nos gens de chanson, en un album de quinze titres qui sont autant de plaisirs indémodables. Merci Charles Aznavour.

SYLVAIN CORMIER

Mieux qu'une montre en or, se dit-on. Des montres en or, il en a. Des hommages aussi, il en a eu, depuis l'annonce en 2002 de son retrait des planches (celles des tournées mondiales, pas la scène tout court, faut-il préciser). Mais un plein disque de versions de ses chansons, telles qu'enregistrées par des chanteurs et chanteuses du Québec rien que pour lui signifier à quel point il est des nôtres depuis ce jour de 1948 où son pote Pierre Roche et lui débarquèrent à Montréal «dans un Dorval tout neuf où il faisait un froid de canard», délestés par une Piaf trop exclusivement dévolue à son champion du ring, ce disque-là est un cadeau pas comme les autres pour le grand p'tit bonhomme de la chanson française.

Monsieur Charles, qui aura découvert au lancement de jeudi dernier les 14 relectures de cet hommage local intitulé *Aujourd'hui encore...* (la quinzième étant la réédition bienvenue d'*En revenant de Québec* par Jacques Normand, toute première chanson d'Aznavour — *Roché gravée chez nous*), n'aura sans doute pas été déçu. «Ce que j'aime dans les interprétations, c'est quand je ne me reconnais pas», offrait-il en conseil d'ami lorsque l'animatrice Monique Giroux l'interviewa en mars à Paris pour le «making of» télévisé de l'album, émission diffusée lundi à Musimax (à 20h et à 23h), soit l'avant-veille du premier de ses spectacles à Wilfrid-Pelletier avec l'Orchestre métropolitain (et le lendemain de son passage à Québec, montréalocentrisme oblige). «J'aime quand on me bouscule.»

Dans l'émission, le commentaire d'Aznavour est accolé au segment Stefie Shock. Comme de raison, c'est Stefie qui déboulonne avec le moins de ménagement l'immortelle de son socle. *Je te réchaufferai*, entre ses mains d'ancien DJ, perd toute semblance de mélodie, sauf au refrain: les couplets sont débités d'un ton volontairement monocorde. Solution de facilité, dirais-je, qu'excuse le rythme savamment ralenti en une sorte de samba new wave, éminemment dansant. La bousculade est un brin factice, mais ça boume.

L'étonnement est beaucoup plus grand lorsqu'on découvre ce que Pierre Lapointe et le Consort de musique contemporaine du Québec (sa bande de copains attirée depuis le Coup de cœur francophone) ont déchanté de la version originale moitié psychédélique, moitié slow langoureux des *Plaisirs démodés*. Alors qu'Aznavour lui-même a depuis belle lurette abandonné la portion à

gogo pour ne garder que le «*joue contre joue*», Lapointe et compagnie ont tout réarrangé à base de cordes inventives et de vents décoiffants. Là où Stefie a fait du Stefie, Lapointe a payé d'audace... et gagné.

Coudées franches et belle confiance

Chacun, comprend-on, avait les coudées franches. «*Quand Jehan V. Valiquet, l'éditeur d'Aznavour au Québec, a eu cette idée d'un album-hommage et qu'il m'a approché, on s'est inspirés de ce que Patrice Duchesne avait fait pour Le Petit Roi et on a donné nous aussi pleine liberté aux artistes*», explique sans ambages le producteur Martin Leclerc, dont c'est le premier projet maison après un long séjour chez GSI Musique. «*Il n'y a eu aucune ligne de conduite dictée, aucun choix de chanson imposé. Il y avait Marc Pérusse qui était présent tout le temps, au besoin, comme une sorte de grand-frère. Si la plupart ont fini par travailler avec lui et qu'il a réalisé l'essentiel de l'album, c'est parce que les artistes l'apprécient et lui font confiance.*»

Pérusse, guitariste émérite, collaborateur de Luc de Laroche depuis toujours, brillant réalisateur du *Dix mille matins* de Daniel Boucher, est de ceux qui, dans les coulisses de l'industrie du disque, allient le plus naturellement gentillesse et compétence. Un chouette gars. Un peu vané par l'expérience, témoigne-t-il. «*Il y a un côté totalement échevelé à s'occuper de 14 artistes en même temps. C'était insensé, j'ai passé plus de temps à m'occuper de l'agenda que de la console.*» Il s'esclaffe au bout du fil. «*Ça donné quelques quiproquos intéressants. Yann Perreau qui se pointe au studio et il n'y a personne. Pareil pour Michel Rivard. On a aussi vécu des moments de stress intense, par exemple quand Stefie a décidé en cours de route de changer de tonne.*» On ne saura pas laquelle il a abandonnée. On saura cependant quelles sessions Pérusse garde au plus près du cœur: «*Quand on a enregistré la piste de voix de Laurence [Jalbert] pour Il faut savoir, c'était un grand moment. Travailler avec madame [Diane] Dufresne sur une chanson aussi belle que De t'avoir trouvé, ça été l'un des grands honneurs de ma vie. Et on s'est bien amusés aussi avec Coral [Egan] et sa bande de Bulgares. Un vrai bordel!*»

Détail agaçant: pour savoir de quels Bulgares il s'agit, il faut se rendre jusqu'au générique du DVD. Ni musiciens ni arrangeurs ne sont mentionnés sur le boîtier, note avec un brin d'irritation Michel Rivard. Qui n'est pas moins content de sa piste à lui,

VOIR PAGE 2 : AZNAVOUR

Boucler la boucle Aznavour

Mieux qu'une
montre en or!

Culture

DANSE

Du plaisir à revendre

Un nouveau volet de spectacles professionnels fait de Danse encore un événement majeur

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le Festival international de Danse encore de Trois-Rivières entre de plain-pied dans la fête. Le plaisir contagieux qui l'anime chaque année depuis dix ans a eu raison de sa formule compétition, si bien qu'il multiplie les spectacles professionnels pour grand public et concentre ses activités sur quatre jours, du 9 au 12 juin, accédant ainsi au statut d'événement majeur.

«La formule à dix jours plafonnait, explique la directrice Claire Mayer. On a le mandat de promouvoir la danse sous toutes ses formes et de développer le public. Il fallait cibler d'autres clientèles.» L'événement ratisse donc encore plus large, s'ouvrant graduellement aux danses du monde, offrant une vitrine à la danse de pointe comme aux productions plus commerciales. L'augmentation des fonds publics de la Ville et du tourisme ainsi qu'une nouvelle commandite de Bell lui permet ce remaniement.

Le volet de développement et formation autour duquel s'est construite la notoriété du festival demeure,

mais il glisse au rang des activités connexes. Il a permis jusqu'ici d'attirer quelque 15 000 danseurs amateurs et professionnels venus du Québec, du Nouveau-Brunswick et du nord des États-Unis pour suivre les classes de maîtres reconnus dans tous les champs de la danse classique et jazz. Les soirées Galas continuent de rallier des compagnies de tous styles, du jazz au classique en passant par le hip-hop.

Nouveaux volets

Mais plusieurs nouveaux volets font leur apparition. Ainsi, une série de spectacles de danse plus contemporaine est présentée tout au long du week-end. Pour la première mouture de cette série, des habitués de Danse encore reviennent avec de nouvelles chorégraphies. L'ex-danseur des Grands Ballets canadiens et désormais chorégraphe Shawn Hounsell présente un «collage de petites œuvres» qu'il a créées, précise-t-il au *Devoir*. Parmi celles-ci figure un quatuor formé de prestigieux danseurs anciens ou actuels des GBC: l'étoile Anick Bissonnette, Mario Radacovski et Amanda Cyr.

«C'est une collaboration que j'apprécie toujours beaucoup, confie le jeune chorégraphe, qui participe à l'événement depuis environ cinq ans. C'est le plaisir de la rencontre avec des collègues et du partage de notre expérience avec les jeunes. On assiste à la naissance de la prochaine génération de danseurs.»

La compagnie néerlandaise Memento Dance, enracinée dans les techniques de jazz Simonson et de Pilates de sa fondatrice et directrice Marjon van Grunsven, propose une création en collaboration avec les danseurs de la troupe trifluviennne L'Astragale. De Toronto, la jeune compagnie ProArteDanza, dirigée par Roberto Campagnella, convoque quelques-uns des meilleurs interprètes issus du Ballet national.

Toujours dans une veine plus contemporaine, Cas public, dirigé par Hélène Blackburn, baptise le volet jeune public avec la très belle pièce *Barbe bleue*, librement inspirée du conte. La traditionnelle soirée-hommage (consacrée l'an dernier à l'étoile du ballet canadien Evelyn Hart) est remplacée par les Soirées Mondor les 9 et 10 juin, qui convient des artistes majeurs d'ici et d'ailleurs. Cette année, les danseurs du spectacle de Céline Dion à Las Vegas profitent d'une pause estivale pour offrir une production inédite. Au sein de la troupe figurent certains anciens danseurs des GBC, dont Paulo Santos et Naomi Stikeman, qui fut aussi la muse d'Édouard Lock. La soirée s'ouvre avec une performance de claquettes de la compagnie texane Tapestry Dance.

Mais le rendez-vous de Trois-Rivières accroît surtout sa dimension festive déjà fortement ancrée dans la ville. À chaque soir son party à thème: du disco au hip-hop en passant par le latino. Avec ce pot-pourri de genres qui rejoignent le public le plus vaste possible, Danse encore a certes trouvé la recette de la popularité, si bien que 30 000 festivaliers débarquent chaque année.

«C'est la célébration de la danse avec un grand D, aime à rappeler Claire Mayer. Je ne vise pas un genre en particulier.» Une étude en 2003 démontrait que le festival attire le plus grand nombre de touristes dans la région, avec 1,5 million de dollars en retombées économiques. Le Grand Prix de Tourisme Québec venait confirmer la chose l'an dernier. «Ça change complètement la ville», commente à ce sujet Shawn Hounsell, qui se réjouit de la contribution de l'événement au milieu de la danse. Des projets pour transplanter la formule de ce festival ailleurs aux États-Unis et en Europe sont même en cours.

Collaboratrice du Devoir

Aznavour et l'Orchestre métropolitain



Charles Aznavour, en répétition avec l'Orchestre métropolitain.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Au présent et en personne

SYLVAIN CORMIER

Il y avait point de presse d'Aznavour jeudi dans une salle de répétition des sous-sols de la Place des Arts, pour ainsi dire à sa sortie d'avion. Pourquoi faire? se demandait-on. N'allait-on pas le voir en fin d'après-midi au lancement de l'album *Aujourd'hui encore...* *Hommage à Aznavour*, un peu plus à l'est au Lion d'Or? N'était-il pas venu en février pour l'express raison de rencontrer les médias au moment de la mise en vente des billets de ses spectacles de juin à Québec et à Montréal, tous spectacles affichant complet? Jeudi, il avait convoqué les médias pour presque rien, sinon pour dire bonjour, tout juste pour signaler au passage la parution en format DVD du spectacle de ses 80 ans au Palais des congrès et la soirée donnée par le Tout-Paris en son honneur, et par la même occasion se montrer solidaire du changement d'orchestre (de l'OSM à l'Orchestre métropolitain, pour cause de grève) tout en rencontrant son nouveau chef, l'affable Simon Leclerc.

«Je suis là par politesse envers le public», résumait-il en février. Il a été plus loquace cette fois-ci. Aznavour, comprenait-on, se rend ainsi disponible par insécurité. Chronique. Résidu des années de galère. «Moi, quand j'ai débuté, mon rêve, c'était que la presse s'intéresse à moi. Et elle ne s'est pas intéressée à moi.» Et Aznavour, théâtral, de montrer ses décorations, épinglées au veston. «Voyez?» Du nombre, la Légion d'honneur. «Pour la reconnaissance, il m'a fallu attendre longtemps, vous savez. Je n'avais jamais rien. Le plus que j'ai eu à l'époque de mes premiers grands succès, c'est un Prix du disque, et encore, j'ai été le dernier à le recevoir, alors que j'avais vendu des millions de disques. Je me suis dit: si un jour on m'apporte quelque chose, je l'accepterai. Et si un jour la presse veut me voir, elle me verra.»

D'où ce volontarisme dans le service après-vente, une perception du métier selon laquelle rien n'est jamais acquis, millions engrangés ou pas, 81 printemps ou pas, répertoire de 740 chansons ou pas, renommée mondiale ou pas. Une culture du combat

quotidien pour la survie de l'espèce Aznavour, qui s'éteindra pourtant avec lui. Charles Aznavour ne croit pas à l'immortalité. De fait, il n'entretient pas d'illusions quant au sort à plus ou moins court terme de ses chansons, hors des musées. «Une chanson, ça dure ce que ça dure. On fait un métier très momentané. Tant que quelqu'un a encore un peu le souvenir d'un artiste, on est vivant. Quand ce souvenir s'estompe, on disparaît. Et c'est normal.»

Aznavour ne croit qu'au passage inexorable du temps, c'est écrit dans toutes ses chansons. *Hier encore*, *Sa jeunesse*, *Le Temps*, *La Bohème*. Il en a fait son hymne national: *Non, je n'ai rien oublié*. Jeudi, c'est la chanson qu'il répétait avec l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal pour le bénéfice des médias. Frisson garanti, foi de Simon Leclerc, et foi de journalistes chamboulés. Constat patent: s'il affirme soir après soir qu'il n'a «rien oublié», c'est précisément parce qu'il sait le combat vain, tout en refusant de céder un millimètre. Acharné, obstiné, Aznavour continue. Chante, puisque la voix tient (incroyablement) bon. Chante debout, puisque ce corps d'apparence frêle refuse de plier. Et répond inlassablement aux mêmes questions, puisqu'il a encore la réplique, facile. Spectacle d'adieu? «Des spectacles d'adieu, j'en donne à tous les huit jours... On ne sait jamais.»

D'où l'impression qu'on a en le rencontrant que chaque instant compte. Double. Une fois pour nous, une fois pour lui. «J'ai tellement été malheureux de ne rien avoir que je ne me lasse plus d'avoir tout. On ne se lasse pas de l'amour des gens.»

Collaborateur du Devoir

CHARLES AZNAVOUR ET L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN DU GRAND MONTRÉAL

En spectacle au Colisée Pepsi de Québec dimanche 5 juin; à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA du 8 au 11 juin et du 15 au 18 juin.

AZNAVOUR

SUITE DE LA PAGE E 1

mouture d'*Hier encore* très cool jazz avec dominante de vibraphone. Une réussite empreinte de tact. «Je ne

suis pas un véritable fan d'Aznavour, nuance-t-il. Je serais plutôt un amateur respectueux. [...] Et pour ce qui est de la nostalgie, c'est vrai que je m'en méfie dans mon écriture. Mais

Aznavour en a fait un grand art. Je m'incline et chante Hier encore, une des plus nostalgiques... J'aimerais qu'il retrouve dans ma version dépoluée, chantée live avec les musiciens, l'essence de sa chanson.»

Mentionnons aussi, dans le camp des essais convertis, *Le Feutre* taupé façon Yann Perreau, merveille de légèreté, véritable séance de surf sur la crête de la mélodie; *Et pourtant*, bercée par le beau timbre de Sylvain Cossette; *Les Deux Pigeons*, tendrement réunis par une Jorane décidément bien convaincante lorsqu'elle doit se froter à des mots (et quels mots!). Faut-il y voir un certain goût du défi, une volonté d'être à la hauteur d'un répertoire jugé difficile? Comme pour les récents hommages à Beau Domme et au *Jour* de Ferland, le niveau est remarquablement relevé: seuls Gino Vannelli et Lynda Lemay déparent ici l'ensemble, lui faisant le beau avec *Lei sur un lit synthétique*, elle parvenant à réduire de l'Aznavour (*Trouse chemise*) à du Lemay maniéré. Mi-sère noire. On en garderait un mauvais goût en bouche s'il n'y avait tout de suite après Jacques Normand pour nous humecter joyeusement le gosier. «Je trouve qu'on ne parle pas assez de Jacques», déclare Aznavour en milieu d'émission à Monique Giron. Au moins l'entendra-t-on dans quelques chaumières. Ces disques valent non seulement leur pesant d'or, ils sont utiles.

Collaborateur du Devoir

AUJOURD'HUI ENCORE...

Hommage à Aznavour
Artistes divers
CD et DVD
Trilogie / TV MaxPlus (Sélect.)



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Anick Bissonnette et Mario Radacovski, des Grands Ballets canadiens, en répétition.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
30 JUIN au 10 JUILLET 2005
BILLETS EN VENTE MAINTENANT!

20 h 30 PLEINS FEUX
SALLE WILFRID-PELLETIER - PDA
176, rue Sainte-Catherine Ouest

VOICES OF SOUL (1 JUILLET)
CARRIERS, CAROL WILKINS, THE NEVILLE BROS, DEBORAH COX, JERRY FALCER, JACKSON, KIM RICHARDSON, SVLVE OSGROSHILLERS ET CHORALE

BUENA VISTA SOCIAL CLUB PRÉSENTE OMARA PORTUONDO (2 JUILLET)
FLORIAN MARTIN, JACQUES CHAMBERLAIN, JACQUES CHAMBERLAIN

PAUL ANKA (8 JUILLET)
JACQUES CHAMBERLAIN

18 h 00 LES GRANDS CONCERTS
Canada Trust
Organisés par SPECTRUM de MONTREAL
THÉÂTRE MAISONNEUVE
176, rue Sainte-Catherine Ouest

LAND OF THE SUN (2 JUILLET)
CHARLIE HADEN, GONZALO RUBALCABA

DR. JOHN (4 JUILLET)

TOOTS THIELEMANS (6 JUILLET)
KENNY WERNER ET INVITES SPÉCIAUX

RANEE LEE (9 JUILLET)
ET SES MUSICIENS AVEC INVITE SPECIAL OLIVER JONES

21 h 00 RYTHMES
METROPOLITAIN
176, rue Sainte-Catherine Ouest

PINK MARTINI (30 JUIN)
EN PREMIÈRE PARTIE: BC AVEC BIE ET CARLOS PLACERES.
FORMULE CABARET PLACES ASSISSES

NEVILLE BROTHERS (4 JUILLET)
EN PREMIÈRE PARTIE: MIMMO JIMBO VODOO COMBO.
FORMULE CABARET PLACES ASSISSES

KHALED (5 JUILLET)
AVEC ELAN ATTIAS, KC PORTER, WILFREDO REYES, CHEB I SABBAN ET PLUS

FEMI KUTI (6 JUILLET)
EN PREMIÈRE PARTIE: AFRODEZZ

BILLETTERIE SPECTRUM DE MONTREAL: 318, rue Sainte-Catherine Ouest et dans les salles de nos concerts sur les
TICKETPRO: www.ticketpro.ca / (514) 908-9090 • 1 866 908-9090
PLACE DES ARTS: (514) 842-2112 • 1 866 842-2112 • www.pda.qc.ca
ADMISSION: (514) 790-1245 • 1 800 361-4595 / www.admission.com

RENSEIGNEMENTS: SMO, Canada Trust, Info Jazz Bell, LANIER, SPECTRUM DE MONTREAL, Canada, Montreal, Québec

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin
25 ans

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
MAHLER, grandiose
BEETHOVEN: le grand tournant!
Chantons NOËL
Le VIOLONCELLE dans tous ses états
Musiques de NUIT
BRAHMS, une histoire d'amour
Les feux du BAROQUE

SAISON 2005-06
Abonnez-vous! (514) 598-0870
orchestremetropolitain.com

LE DEVOIR

Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Canada, Canada Council for the Arts

Maison poésie

La ville corps et âmes

USINE

1345, avenue Lalonde (métro Beaudry)
Dimanche 5 juin 2005 à 20 h, billet : 8 \$
www.maisondelapoesie.qc.ca

THÉÂTRE

«Maximilien, métamorphose?»
LE FEUILLETON
Un spectacle en 8 épisodes qui alterne la scène et la vidéo.
Tous les lundis à 20h40 à partir du 22 mai 2005 (21 et 30 mai, 6, 13 et 20 juin)
Informations / Réservations : (514) 266-2566
www.lefeuilleton.com

Une nouvelle voix

La codirectrice artistique d'Ubu, Stéphanie Jasmin, livre son premier texte pour la scène

Depuis cinq ans, Stéphanie Jasmin fait partie de l'équipe d'Ubu, dont elle assure la codirection artistique avec Denis Marleau. Mais voilà que la jeune femme change de registre et qu'elle livre son premier texte, *Ombres*, qui vient de prendre l'affiche de l'Espace libre jusqu'au 18 juin. Premiers échos d'une nouvelle voix...

MICHEL BÉLAIR

C'est un texte étrange. On pourrait même facilement croire qu'il nous vient de ce que l'on appelait «les pays de l'Est» il n'y a pas si longtemps. De l'un de ces poètes russes, peut-être, victimes des purges stalinienne des années 1930. Ou de tous ces écrivains qui, un peu partout, ont vu leurs mots traqués comme s'ils étaient des armes potentielles par tous les régimes totalitaires de la planète... «J'ai été touchée comme plusieurs par ces témoignages qui nous sont parvenus à travers le temps, explique Stéphanie Jasmin. Par cette relation si intime à l'histoire de tous ceux qui ont été dépossédés de leur vie à cause de leurs mots. Et j'ai voulu en témoigner, mettre en scène ces notions d'ombre et de lumière incarnées dans cette méfiance de tous les pouvoirs politiques envers les mots. Pas pour les recréer, mais bien pour tenter d'en éclairer les sources à travers le langage poétique [...] En n'oubliant pas que c'est ma première pièce, ma première expérience, et que c'est ce que je cherche à explorer ici», conclut-elle avec un sourire désarmant.

Ombres mettra donc en scène deux personnages «génériques», un homme et une femme (joués par Paul Savoie et Annick Bergeron) dont la relation amoureuse sera mise à rude épreuve à la suite d'une perquisition systématique dans les papiers du poète et dans sa vie personnelle. L'homme est emprisonné, torturé; il en sortira brisé avant d'être repris puis déporté. L'amour pourra-t-il résister au malaise puis à la peur qui s'infiltrera peu à peu entre les deux amants?

L'intimité

La jeune dramaturge, qui a été de toutes les productions de la compagnie — elle s'est chargée de la

conception et de l'intégration vidéo de spectacles comme *Le Moine noir* et *Au cœur de la rose* —, poursuit, enthousiaste. «Evidemment, ce ne sont pas des situations qui peuvent avoir cours ici. Pas dans cette forme-là, du moins. Mais on peut se demander comment la parole poétique peut encore arriver à se faire entendre dans le monde moderne. C'est le cinéaste Andreï Tarkovsky qui écrit dans son journal à quel point le rapport commercial semble d'abord définir la valeur des choses. Après s'être mis à dos tout le milieu russe du cinéma, Tarkovsky a par la suite fait face en Italie [son pays d'exil] à une tout autre forme d'antagonisme, d'abord financier celui-là, lorsqu'est venu le temps de diffuser ses films.» [...]

«Mais *Ombres* n'est pas une histoire narrative; j'ai beaucoup travaillé auprès de Denis [Marleau], et j'ai moi aussi beaucoup d'affinités avec l'imaginaire. J'aime les images qui surgissent du texte et que l'on voit apparaître entre les mots; c'est ce genre d'espace poétique intime que je cherche d'abord à mettre en relief. C'est mon lieu d'expérimentation privilégié: d'où ce poème scénique qui passe d'abord par les acteurs. [...] Mes deux personnages font acte de mémoire. Où cela se passe-t-il? Quand? Ce n'est pas vraiment important. Ce qui compte, c'est que l'on ait accès à leur intimité et qu'ils témoignent ainsi de la mémoire d'une époque.»

Stéphanie Jasmin soulignera aussi l'importance d'être conscient de ce qui s'est passé avant et «des fils qui se tissent entre les choses avant qu'elles ne se construisent l'une sur l'autre», comme elle dit. Ce premier texte pour la scène en est d'ailleurs une sorte d'illustration.

«*Ubu*, c'est mon école à moi», poursuit-elle en esquissant un sourire de Madone. Je ne suis pas passée par l'École nationale ou le Conservatoire, mais j'ai fait ici



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Ubu, c'est mon école à moi», explique Stéphanie Jasmin.

toutes sortes de choses en assistant Denis dans son travail sur ce qu'il a appelé ses «fantasmagories technologiques», en travaillant à la conception vidéo et en écrivant la plupart des textes de la compagnie. C'est de fil en aiguille que j'en suis arrivée à formuler le «projet *Ombres*». Et comme il est normal qu'une compagnie de création évolue dans le temps, qu'elle s'ouvre aussi, qu'elle tisse des liens et qu'elle prenne des risques, tout cela a peu à peu pris la forme du spectacle que l'on verra à l'Espace libre.»

Ne reste plus qu'à aller voir comment cette forme parviendra à nous faire saisir le poids des mots et des silences qui se cachent derrière les ombres...

Le Devoir

Jean-Denis Leduc, maître-passeur

Le directeur artistique et général du Théâtre de la Manufacture et de La Licorne, Jean-Denis Leduc, parle d'abondance. Il a toujours rêvé de faire précisément ce qu'il fait. Et ça se voit.

HERVÉ GUAY

Formé à la fin des années 1960 en même temps que Pierre Curzi, Gilbert Sicotte et Paule Baillargeon, il est de cette cohorte de l'École nationale qui a claqué la porte devant la volonté de la direction de leur imposer Molière plutôt que la création québécoise dont rêvaient ces jeunes acteurs. Par la suite, Leduc a fondé le Théâtre de la Manufacture en compagnie de l'actrice Christiane Raymond. Il a connu l'époque bénie des cafés-théâtres, quand on y bousculait encore les habitudes des spectateurs. En fait, l'aventure collective fut longtemps le lot de cet homme d'action avant qu'il ne se trouve seul aux commandes de La Licorne.

L'homme d'une seule tâche

Depuis 1997, Leduc se consacre entièrement à la direction artistique de son théâtre. Son travail peut se définir ainsi: penser à l'avance et accompagner les créateurs dans leur tentative de rejoindre le public. Deux choses qui demandent de lui une disponibilité de tous les instants, qu'il ne pouvait pas donner avant le démantèlement de La Licorne, époque où il jouait encore de temps à autre.

«Je ne suis pas en 2005, dit-il. Dans ma tête, je suis en 2007. Je

rencontre déjà des gens afin d'établir des programmations à venir. Autour de moi, j'ai des auteurs en résidence à qui je donne des échéances de création, non de production. Je participe à l'accompagnement de leurs projets... je veux dire, aussi en tant que personne humaine. Auparavant, je jouais et ça me prenait beaucoup de temps. Maintenant, je suis libre, je suis disponible, j'offre du soutien, une présence qui concourt à la qualité des spectacles.»

«Je crois à une direction artistique qui fait des choix, qui se mouille dans ce qu'elle choisit. Quand on choisit, on donne une ligne, au caractère, une personnalité. D'autres [directeurs artistiques] sont plus éclectiques. Or choisir signifie aussi dire non à des choses et en mettre d'autres en avant... Le genre de théâtre auquel j'adhère a une incidence sociale, pose des questions sur la société actuelle sans en occulter l'humanité. C'est un théâtre d'auteurs et d'acteurs. Aussi mes choix se font-ils en fonction de la parole de l'auteur et du jeu de l'acteur, mais ils sont aussi liés au caractère intimiste de La Licorne. Les paroles que nous avons sont assez dures. Elles vont pas mal loin. J'insiste cependant pour qu'on cherche l'humanité et la vulnérabilité véhiculées par les textes. Je tiens à ce que les acteurs transmettent cette part du spectacle. À La Licorne, nous manifestons aussi de l'ouverture sur ce qui se passe ailleurs, particulièrement dans l'Europe anglophone. Mais nous ramenons ces univers à nous, notamment par le biais de la traduction.»

Jean-Denis Leduc se dit fasciné par la traduction. Pour lui, il est

VOIR PAGE 4: LEDUC

Le théâtre jeune public au cœur de Montréal

Abonnez-vous !

Commandez gratuitement la brochure de saison au (514) 288-7211

ou visitez le www.maisontheatre.qc.ca

Ombres

Texte de Stéphanie Jasmin Une présentation de UBU compagnie de création

Mise en scène et réalisation vidéo Stéphanie Jasmin | Avec Annick Bergeron, Paul Savoie

Concepteurs Angelo Barsetti, Daniel Fortin, Denis Gougeon, Olivier Goulet, Stéphane Longpré, André Rioux, Claude Rodrigue, Nancy Tobin | Assistante m.e.s. Élane Normandeau

Du 1^{er} au 18 juin 2005, du mardi au samedi, 20h | Espace Libre

espace LIBRE 1945 rue Fullum, Montréal
www.espace-libre.qc.ca
Billetterie (514) 521-4191

UBU Compagnie de création

Conseil des Arts du Québec

Canada Council for the Arts

Québec

SAISON 2005-2006

Maison québécoise du théâtre pour l'enfance et la jeunesse
245, rue Ontario Est, Berri UOAM

BANQUE LAURENTIENNE

transcontinental

LA PRESSE

TVR

Astral Media

Festival de théâtre des Amériques du 25 mai au 8 juin 2005 : 11^e édition

Si ce n'est toi
THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE — France
En coprésentation avec l'Espace GO

Texte d'Alain Françon
Mise en scène d'Edward Bond

Ce soir et demain à 20h — Espace GO



Half Life
NECESSARY ANGEL THEATRE COMPANY — Toronto

Texte de John Mughton
Mise en scène de Daniel Brooks

Ce soir à 20h — Demain dimanche à 15h

Théâtre d'Aujourd'hui



Du Moyen-Orient:
Looking for a Missing Employee

RABIH MROUÉ — Liban

Dernière aujourd'hui à 17h!

Théâtre Prospero

Dance On Glasses

AMIR REZA KOOHESTANI — Iran

Complet 6-7 juin
8 juin à 18h et 21h

Théâtre Prospero

Nouvelles Scènes:
Les Apatrides

THÉÂTRE I.N.K. — Montréal

Texte de Marilyn Perreault

Mise en scène de Marc Dumesnil

Du 5 au 8 juin à 20h

Monument-National, Studio Hydro-Québec

Rencontre avec les artistes de Nouvelles Scènes animée par CLAUDE POISSANT

Demain à 11 heures

Café-Bar de la Cinéma-thèque québécoise
335, boul. De Maisonneuve Est.
Entrée libre

INFO-FESTIVAL
(514) 871-2224
www.fta.qc.ca

billetterie Articulée

514-790-1245
1-800-381-4595
ADMISSION.COM

• THÉÂTRE •

LEDUC

SUITE DE LA PAGE E 3

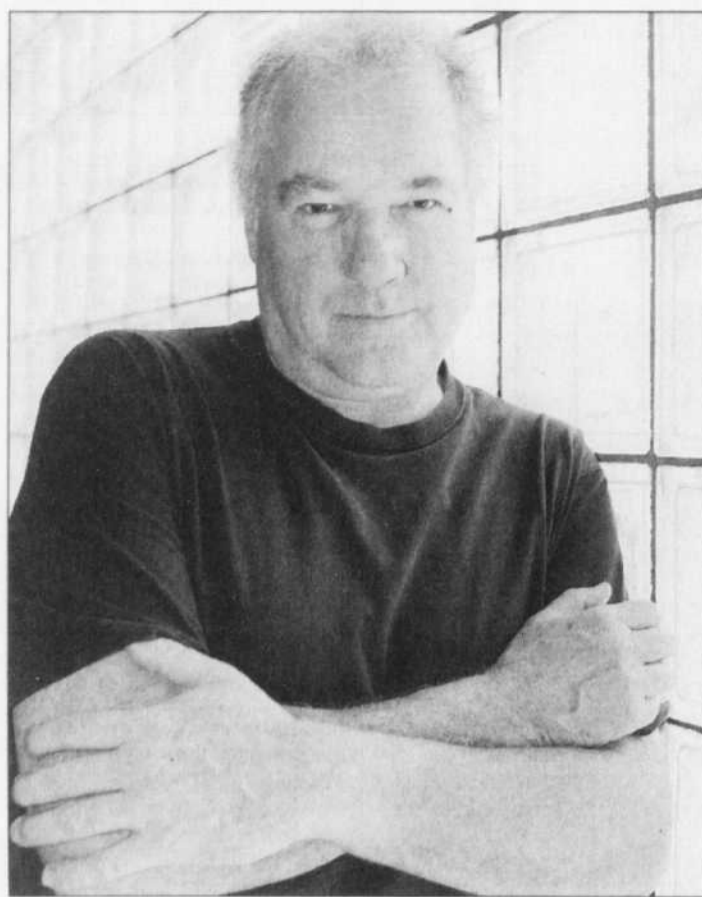
formidable que nous puissions parler de l'Écosse, mais dans une langue qui est la nôtre et qui nous aide à mieux comprendre ce qui s'y passe. Dans une pièce, quand on parle d'une région, on sait tout de suite si c'est une région pauvre. On n'a pas besoin de transposer l'action dans Hochelaga-Maisonneuve. D'où l'importance que le directeur accorde dans son théâtre à l'appropriation de la langue des auteurs étrangers par ceux d'ici, transformant ces derniers en passeurs grâce auxquels le public se reconnaît.

Faire respirer le mandat

Jean-Denis Leduc explique le succès actuel de La Licorne par le fait que le mandat de son théâtre est clair mais en constante évolution. Il emploie l'expression «faire respirer le mandat» pour expliquer la nature de son travail, dont la double visée est de rester à l'écoute de la société et des créateurs.

«A certains moments, par exemple, je sens le besoin de resserrer le mandat. C'est ainsi que j'ai mis de côté les relectures de pièces. Dans l'ensemble, je me concentre sur la création, sur des paroles concrètes, surtout urbaines, un peu "hard". A d'autres moments, s'il devient trop étroit, j'élargis le mandat. Je le fais surtout avec les productions en accueil. Téléroman est un bon exemple de ce phénomène. Mes décisions se nourrissent particulièrement des conversations avec les auteurs en résidence.»

La longévité des spectacles est aussi l'un des chevaux de bataille de Jean-Denis Leduc. Il y pense dès la mise en œuvre d'un projet. Pour ses productions maison, il en est maintenant à viser 35 représentations dès la création, plus une série d'options et, éventuellement, une tournée. Et encore ne mentionne-t-il pas la reprise possible dans les années subséquentes. Selon lui, une plus grande durée de vie permet au spectacle d'aller plus loin, notamment en ce qui a trait à la qualité de l'interprétation. A son avis, les acteurs atteignent en cours de route une plus grande liberté dans le jeu. Il cite en exemple les 119 représentations de *La Société des loisirs*. A la fin, les comédiens avaient tellement le spectacle



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Jean-Denis Leduc, non seulement faut-il donner une chance aux jeunes, il faut de plus les soutenir à travers le temps.

dans le corps, se rappelle-t-il, que ça «sortait» d'eux naturellement et qu'ils «se nourrissent» les uns des autres.

Leduc croit aussi qu'une direction artistique doit penser à long terme. Non seulement faut-il donner une chance aux jeunes, il faut de plus les soutenir à travers le temps. «On est un lieu de création, précise-t-il, mais aussi un lieu de transmission. On doit permettre aux artistes de se développer, de s'améliorer, de grandir, d'aller chercher de l'expérience auprès des plus vieux.»

Pour Jean-Denis Leduc, l'intégration progressive de la relève est avantagée pour d'autres raisons. Elle permet en outre d'aller chercher des jeunes spectateurs. Ce qui n'est pas rien, ajoute-t-il, très convaincu. A vue d'oiseau, il croit qu'environ 60 % du public de La Licorne est composé de spectateurs de 35 ans et moins. Génération à la

quelle Jean-Denis Leduc n'appartient plus depuis belle lurette mais avec laquelle il a sans doute plus d'atomes crochus que bien d'autres directeurs de théâtre.

Mise-t-il sur des vedettes pour faire venir des jeunes à ses spectacles? Cela n'a aucune importance, déclare sans ambages Jean-Denis Leduc. Il assure que ce n'est jamais un critère de choix. Son objectif est plutôt de faire connaître des gens. Et s'il y fait venir des têtes d'affiche comme David Boutin ou Maxime Denommée, c'est avant tout parce qu'ils font partie de la famille et qu'on aime travailler avec eux. Cette attitude traduit éloquentement la philosophie de ce maître-passeur, qui cherche avant tout à produire un théâtre à la fois proche des gens et des créateurs mais aussi de ce qu'il est.

Collaborateur du Devoir

La liberté préservée de Gill Champagne au Trident

Très associé au théâtre de création, Gill Champagne a accédé à la direction artistique du Trident à Québec en juin 2003. Ce virage, il l'a négocié tout en prenant soin de préserver sa liberté de créateur et de programmeur.

HERVÉ GUAY

Gill Champagne se rappelle qu'au départ de Marie-Thérèse Fortin, certains de ses amis lui avaient fait valoir qu'étant donné sa vocation de chercheur de textes, la direction du Trident n'était pas pour lui. Perçu comme plus cérébral que la moyenne, le metteur en scène occupait un créneau particulier dans la Vieille Capitale, celui de promoteur de nouvelles voix et de dépoussiéreur de répertoire. A cet égard, plusieurs se rappelleront ses mises en scène mémorables du *Roi se meurt* et d'*A toi, pour toujours, ta Marie-Lou*. A la direction du Théâtre Blanc, une compagnie qui produisait un ou deux spectacles par an, il s'était aussi fait remarquer par sa propension à monter un répertoire exigeant. D'autres diraient difficile. Toujours est-il que le Trident a retenu sa candidature.

Heureusement, Champagne connaissait bien l'endroit avant d'y être nommé. Il y avait déjà signé sept mises en scène. A sa première année comme directeur artistique, il s'est contenté d'administrer la saison concoctée par son prédécesseur, ce qui a été, à ses yeux, une bonne façon de se mettre en contact avec le public, la «boîte», l'équipe et de sentir comment faire une programmation de cinq spectacles avec, notamment, un thème et des activités périphériques.

Champagne précise que le thème ne se profile pas au départ. Au préalable, dit-il, un théâtre comme le Trident doit couvrir toutes les époques. Il s'agissait donc de se «tremper» dans cet esprit, très différent de celui qui gouvernait l'âme dirigeante du Théâtre Blanc. Dans ce poste, il procédait plutôt par des



SOURCE TRIDENT

Gill Champagne

lectures et des voyages de recherche d'auteurs inédits, souvent par-delà l'Atlantique.

Transition en douceur

«Le passage s'est bien fait, se rappelle-t-il. Je me suis rendu compte que ce que je suis en tant que chercheur continue à se démarquer même dans une programmation plus institutionnelle. On le sent encore plus cette année avec les auteurs à l'affiche, presque tous vivants, mais qui nous parlent de sujets qui appartiennent à d'autres siècles tout en restant actuels. On n'y retrouve pas vraiment d'auteurs classiques. Mais on y aborde des situations et des personnages d'autres époques. J'ai eu cette envie cette année de donner la parole à des contemporains par le truchement d'œuvres qui se situent dans d'autres siècles.»

En effet, le passé est à l'ordre du jour dans cette deuxième saison établie par Gill Champagne, mais toujours scruté par un auteur qui n'a pas vécu directement dans les lieux et les moments décrits. C'est vrai d'Anne Hébert qui revisite la sorcellerie avec *Les Enfants de Sabbat*, de Brecht dont la *Sainte-Jeanne-des-Abattoirs* est située à Chicago, de Kundera qui adapte *Jacques le fataliste* de Diderot et de fauteur français à succès Eric-Emmanuel Schmitt (*Le Visiteur*) qui s'intéresse aux libertins.

Derrière cet assemblage à cohérence variable qu'est une saison de théâtre, la première préoccupation de Gill Champagne demeure celle de raconter des histoires. «L'important, c'est de proposer des histoires, de trouver des façons de les faire entendre et de les monter, qu'elles appartiennent au répertoire ou à la création. Pour moi, l'écriture demeure à la base de la création. Et l'objectif reste de présenter une histoire au public sous un œil différent. Sans parler de relecture, il faut aller chercher dans le fond de cette histoire pourquoi on la monte encore aujourd'hui...»

Et lorsque je lui demande quelles sont les réponses qui parviennent au créateur à la fin du processus, Champagne fait remarquer une constante: «L'être humain est en quête d'identité. Il cherche sa place dans le monde actuel. Mais c'était tout aussi vrai auparavant. L'an dernier, au Trident, dans *Danis* (Le Langue-à-langue des chiens de roches) et *Le Cid*, c'était ça, une quête d'identité, de raisons d'exister, dans le monde et sur scène...»

Une mission délicate

Mais le Trident joue un rôle particulier dans l'écologie des spectacles de la Vieille Capitale. Bien que l'on parle beaucoup de la relève actuellement et qu'il soit vrai que la compagnie doit leur faire une place et être un phare pour eux selon Champagne, le Trident doit surtout accompagner les créateurs qui ont décidé de rester à Québec en dépit du fait que ce sera toujours difficile d'y gagner sa vie. Contrairement à d'autres lieux, indique-t-il, le Trident n'est pas une école. Il faut y arriver avec des visions, des pensées sur une œuvre. On y recherche une force, qui doit déjà avoir été testée ailleurs. D'autant que cette scène offre plus de moyens et d'ampleur que celle des théâtres environnants.

Gill Champagne ne croit pas que sa liberté artistique se soit éteinte depuis son arrivée au Trident. Il est d'avis qu'elle s'est plutôt agrandie. Car il faut savoir, selon lui, se donner une liberté à travers des règles strictes, essayer de pousser plus loin ses goûts et faire en sorte que les gens suivent. Il convient cependant qu'à ce poste, les décisions sont plus calculées, qu'il est nécessaire de penser à long terme et de mesurer le risque d'une production. De plus, comme ce choix doit être entériné par le conseil d'administration, Champagne note que cette idée mûrit de devoir être davantage justifiée. Il prend aussi goût à ses nouvelles fonctions puisqu'il a noté plus de trois années de programmation dans un petit cahier. Le public l'aide également à faire ses choix. Car il est plus au fait de ses besoins, de ses envies, de ses commentaires.

«Relativement aux abonnés, dit-il, c'est de les écouter sans nécessairement accomplir tout ce qu'ils demandent. Je crois qu'il faut plutôt les emmener dans des aventures, des avenues impensées. Nous devons aussi songer à les renouveler constamment parce qu'ils vieillissent... Une des façons d'y parvenir, c'est de s'associer à des artistes comme Lepage, ce qui fait augmenter le nombre des abonnements. Souvent, les gens connaissent l'homme mais ne connaissent pas son théâtre.»

En matière de concurrence, Champagne est d'avis que, dans sa ville, celle qui s'impose avant tout, c'est celle de la télévision. Pour lui, les «trois» théâtres de la capitale nouent des liens entre eux et se complètent plus qu'ils ne se nuisent. Il reconnaît cependant qu'il est particulièrement difficile d'élargir le bassin de spectateurs du Trident. Il est conscient des problèmes que posent la diffusion et la circulation des spectacles, une question qui le laisse visiblement dubitatif. «Les tournées que nous avons faites l'ont été simplement pour répondre à la demande, dit-il. C'est rassurant car nous n'avons rien forcé. S'il y a une demande, il faut répondre et que les gouvernements nous aident à le faire.»

Collaborateur du Devoir

LANCEMENT DE SAISON 05/06

LE 16 AOÛT 2005

C'est un rendez-vous!

D'ici là, l'Usine C vous souhaite de bonnes vacances, un bel été, plein de soleil et vous remercie de votre fidélité en attendant le plaisir de vous retrouver.

USINE C

(centre de création et de diffusion pluridisciplinaire)

10 ANS FÊTONS ENSEMBLE

Pour nos forfaits, nos préventes et autres surprises en primeur inscrivez-vous:

www.usine-c.com

ou renseignez-vous au
514.521.4198 poste 0

Québec | Canada | Patrimoine | Conseil des Arts | Canada Council

Le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE - 30 ans
Le THÉÂTRE LA LICORNE - 25 ans

On vous raconte des histoires

depuis bientôt 30 ans.

C'est dans notre nature!

Retrouvez-nous dès le 16 août pour le dévoilement de nouveaux chapitres.



4559, PAPIEREAU-MONTREAL-QC
www.theatrelallicorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

Direction artistique La Manufacture

Collaborateur du Devoir

35^e saison

le Théâtre du Trident
LE THÉÂTRE DE LA CAPITALE

SAISON 2005-2006



De ANNE HÉBERT
Mise en scène de ERIC JEAN



De GEORGE BERNARD SHAW
Mise en scène de GILL CHAMPAGNE



De JEAN-ROCK GAUDREAU
Mise en scène de JEAN-PAUL VIOT



De MILAN KUNDERA
Mise en scène de MARTIN GENEST



De ERIC-EMMANUEL SCHMITT
Mise en scène de LORRAINE CÔTÉ

Abonnez-vous! 643-8131 www.lettrident.com

• THÉÂTRE •

Ces étrangers du théâtre d'ici

ISABELLE PORTER

Comme le rappelait le responsable artistique Paul Lefebvre en entrevue, McKenzie King a dit un jour que «le Canada est un pays qui n'a pas assez d'histoire et beaucoup trop de géographie». Aussi le Centre national des arts entend-il compenser les distances nous séparant de nos compatriotes avec le festival Zones théâtrales, qui s'amorce le 8 septembre et qui se tiendra tous les deux ans.

Cela est d'autant plus important, nous dit M. Lefebvre, que les compagnies francophones hors Québec vivent un véritable «high artistique»: «J'ai voulu monter un festival avec des œuvres qui ne ressemblent à rien. [...] Vous savez, l'isolement et le manque de ressources génèrent beaucoup d'ingéniosité.» De la nouvelle création d'Emma Haché à l'audacieux retour sur Walkerton du Théâtre la Tangente de Toronto, le programme a de quoi plaire et peut-être confondre ceux qui pourraient ne voir dans tout cela qu'un nouvel effort des subventionnaires fédéraux pour nous vendre la culture canadienne d'un océan à l'autre...

D'Edmonton à Duplessis

Petit frère des Quinze jours de la dramaturgie des régions et du Festival du théâtre des régions, qui ont occupé les mois de juin des années 1997, 1999 et 2001, le festival Zones théâtrales entend s'imposer avant tout par ses qualités artistiques. Son responsable a été clair à ce propos: sur les 14 compagnies professionnelles francophones hors Québec, toutes ne seront pas invitées. «Ces spectacles, je ne les ai pas choisis parce qu'ils sont représentatifs de leur lieu d'origine [...] mais pour leur force d'évocation de la condition humaine», écrit-il dans le programme. Ce qui n'empêche pas les productions choisies de nous en apprendre beaucoup sur ces ailleurs: «Les gens d'Edmonton n'ont pas la même conception historique de l'espace que les Acadiens, qui sont fascinés par leur destin historique.» Comme en témoigne *Cow-boy Poétre* de Kenneth Brown, un hommage au monde du rodéo dont ce sera le premier voyage en dehors des Prairies. «A Edmonton, la pièce a connu un succès énorme», souligne Lefebvre. Dans *L'ouest canadien*, les gens qui font du rodéo sont représentés avec une plus forte proportion chez les francophones. [...] Pour eux, c'est une façon d'accéder à la reconnaissance. C'est le hockey des Canadiens français d'il y a cinquante ans.»

De Winnipeg, on nous ramène *Laxton*, une création de Rhéal Cenerini sur la question du nettoyage ethnique. On sort ici de «l'anthropologie territoriale» pour tomber dans un propos plus universel. Le public sera invité à porter les chaussures des familles ordinaires qui font face à l'innommable. Geneviève Pelletier se charge de la mise en scène.

S'ajoutent la nouvelle création du Franco-Ontarien Patrice Desbiens et du Théâtre de la Vieille 17, *L'Homme invisible / The Invisible Man*, ainsi qu'une reprise de la fable futuriste *Le Testament du couturier*, du Théâtre de la Catapulte. Zones théâtrales accueillera aussi le dernier texte de l'Acadien Herménégilde Chiasson, *Le Christ est apparu au Gun Club*, qui s'interroge sur la mort de Dieu et le cynisme, non sans en rire... Le Théâtre français de Toronto se pointe pour sa part avec une mise en scène de notre Paule Baillargeon nationale, sur le thème de la création. Le texte signé Dominick Parenteau-Lebeuf s'intitule *Portrait chinois d'une imposteure*.

Dans un tout autre registre, les Sages fous de Trois-Rivières osent un spectacle en plein air inspiré du monde des cabinets de curiosités. Lefebvre ne tarit pas d'éloges sur cette troupe qui «a participé à des dizaines de festivals internationaux et passe son temps en tournée».

Enfin, on a mis le paquet en ouverture autant qu'en clôture du festival. D'abord avec la création *Requiem pour un trompettiste* du Théâtre de la Tangente de Toronto, qui s'inspire du traumatisme de Walkerton. Dressant des parallèles entre la corruption d'aujourd'hui et l'époque de Duplessis, l'auteur et metteur en scène Claude Guilmain s'est associé avec le musicien de jazz Claude Naubert pour nous livrer une œuvre empruntant à l'atmosphère des films noirs. Selon le côté où il se trouve dans la salle, le spectateur a droit à tel ou tel point de vue de l'intrigue. À la demie, on l'invite à s'asseoir de l'autre côté pour compléter le puzzle.

La jeune dramaturge acadienne Emma Haché s'est quant à elle vu confier la clôture du festival. Elle s'est associée au Théâtre populaire d'Acadie pour présenter *Murmures*, un nouveau texte traitant du thème de l'exclusion. On en saura davantage en consultant le programme à cette adresse: <http://www.nac-cna.ca/fr/allaboutthenac/publications/fzt.pdf>.

Collaboratrice du Devoir

Les arcanes de la programmation

Marie-Thérèse Fortin dirige le Théâtre d'aujourd'hui depuis l'automne dernier et poursuit simultanément sa carrière d'interprète. Un peu plus au nord, rue Saint-Denis, Denise Filiatrault a pris la direction du Rideau vert quelques mois avant janvier 2005. En parallèle, elle continue de réaliser des films et d'effectuer des mises en scène. Toutes deux expliquent comment s'élabore la programmation d'une saison théâtrale.

SOLANGE LÈVESQUE

«Le Rideau vert a toujours eu une programmation fidèle à son public, fait remarquer Denise Filiatrault. Et contrairement à un cliché répandu, ce ne sont pas seulement des dames-âgées-à-chapeau-vert qui viennent au théâtre, mais un public très varié», tient à préciser la directrice artistique, optimiste quant à l'avenir du théâtre qui a fait appel à elle alors qu'il était en très mauvaise posture financière. «On a beaucoup de chance; Québec nous a fait confiance en nous prêtant un million sur cinq ans.»

L'expression «théâtre commercial» est habituellement péjorative; pour Denise Filiatrault, elle ne l'est pas nécessairement. «Mon objectif est de présenter des pièces de qualité, accessibles à tout le monde. Je veux une programmation qui soit touchante, drôle, divertissante, accessible à tous.» En d'autres termes, elle veut du bon théâtre joué devant des salles pleines. «Quand je m'ennuie au théâtre en tant que spectatrice, je m'en vais! J'ai passé l'âge de me faire suer. En tant que directrice artistique, je veux garder les spectateurs jusqu'à la fin. Si on m'a proposé le poste, c'est qu'on connaît mon style.»

Bâtir une saison, c'est choisir des pièces, des auteurs, des metteurs en scène et des acteurs; c'est établir des liens qui vont donner une certaine couleur au théâtre. Denise Filiatrault dit procéder «à l'instinct», à partir de ses goûts et de sa personnalité. «Par exemple, il y a longtemps que je rêvais de monter *La Visite de la vieille dame*, de Dürrenmatt, une pièce à la fois pathétique, drôle, touchante et... effrayante! Comme elle requiert 15 interprètes, certains incarneront plusieurs personnages.» Histoire de maintenir un équilibre, la seconde pièce, intitulée *Reste avec moi ce soir*, de Flavio de Souza,

est un duo d'acteurs dont elle a confié la mise en scène à Jean-Frédéric Messier. «Pour les Fêtes, j'ai eu envie de revenir à la tradition de la revue humoristique de l'année avec un spectacle intitulé 2005 revue et corrigée. Ensuite, André Brassard mettra en scène l'adaptation théâtrale de Bonbons assortis, de Michel Tremblay, et enfin, je dirigerai *My Fair Lady*, un autre rêve que je caresse depuis longtemps. J'aurais envie de monter toutes les pièces parce que je les aime toutes, mais j'ai hâte de voir le travail des autres.» Denise Filiatrault avoue qu'elle ne pourrait jamais concilier le travail qui suppose la direction artistique d'un théâtre avec ses autres projets si elle n'était très bien appuyée par la directrice générale Lorraine Beaudry. «Elle abat un travail considérable. De mon côté, j'assure la recherche de mandataires et je prépare ma saison.»



Marie-Thérèse Fortin



Denise Filiatrault

Se mettre en danger

Marie-Thérèse Fortin a pris la relève de René Richard Cyr en août 2004, après avoir été directrice artistique du Théâtre du Trident de 1997 à 2003. «Cette fois, je prends les rênes d'un théâtre que René Richard et Jacques Vézina ont remis sur pied financièrement. À mon arrivée au Trident, ce théâtre affichait un gros déficit; on a réussi à le tirer de ce mauvais pas. Aussi, je comprends bien ce à quoi Denise [Filiatrault] s'attaque au Rideau vert. On n'a pas idée de ce que ça peut représenter comme travail!»

Marie-Thérèse Fortin avait quitté Québec parce qu'elle avait envie de «se mettre en danger» comme interprète. Elle n'avait pas prévu revenir si tôt à la direction artistique. «René Richard m'a appelée pour me demander si ça me tentait de prendre la relève; l'idée de travailler en création avec des auteurs d'ici, vivants, m'a séduite. Le Théâtre d'aujourd'hui entre dans une phase importante. J'aimerais lui donner une image de marque encore plus grande. Le déficit ayant été épongé, on peut penser développement et s'engager dans des sentiers moins fréquentés.» Elle souhaite, notamment, offrir davantage de visibilité aux dramaturges québécois dont la grande diversité et la vitalité lui paraissent remarquables, et faire comprendre aux spectateurs qu'en fréquentant le Théâtre d'aujourd'hui, ils vont entendre une parole qui a à voir avec notre identité profonde. «C'est un lieu privilégié pour faire la découverte de nouveaux auteurs et de nouvelles voix. La création et les œuvres d'ici portent un regard à chaud sur le monde et sur notre réalité, ce qui en rend l'appropriation plus immédiate. Il y a quelque chose de l'ordre de

l'appartenance qui résonne profondément dans la langue utilisée par les auteurs.»

Au Théâtre d'aujourd'hui, on bâtit une saison comme on fait le vin: avec les raisins de l'année, explique Marie-Thérèse Fortin. «Autrement dit, on compose avec les textes qui ont été déposés chez nous. On choisit ceux qui sont marqués par une urgence, qui offrent quelque chose de nouveau, d'important, un regard singulier, une sensibilité éclairant un aspect humain.» Dans les pièces qui composent la saison 2005-06 (*Ma mère chien*, de Louise Bombardier, *Les Reines*, de Normand Chaurrette, *Visage retrouvé*, de Wajdi Mouawad, *Encore une fois si vous permettez*, de Michel Tremblay, et *Venise-en-Québec*, d'Olivier Choimière), la figure maternelle, qui est parfois la mère patrie, ressort comme un thème. «Nous avons donc trois créations; je souhaite pouvoir revenir à quatre bientôt.»

Collaboratrice du Devoir

"Prêtez-moi une oreille à tentative"

À LA DEMANDE GÉNÉRALE

NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES 18 AU 22 OCTOBRE 2005

Sol

Le clochard céleste persiste et signe. Un Sol brillant, comme toujours. Intelligent. Provocateur. Critique. Engagé.

Michel Bélair - *Le Devoir*

Le clown est toujours aussi naïf, aussi attachant, aussi brillant dans toute sa candeur.

Johanne Despins - *SRC*

Sol majeur. On garde le souvenir d'une soirée qui fait bouillir l'esprit.

Dominique Lachance - *Journal de Montréal*

Sol a été à la hauteur de sa réputation... universel et intemporel... conteur de vérités, docteur à la naïveté, défenseur des petits, des Sol et des sous-sol de la terre.

Jean Beauvoyer - *La Presse*

Quel plaisir de retrouver Sol sur scène. Sol le clown poète, celui qui sait si bien jongler avec les mots.

Myriam Wojcik - *CKAC*

Sol vieillit à merveille; il nous fait rire, sourire et réfléchir. Un spectacle brillant.

Daniel Daignault - *96.5 FM*

Extraordinaire! Un spectacle bon en mots dits.

Corinne Sorin - *Journal Métro*

gesul CENTRE DE CRÉATIVITÉ

1200, rue de Bleury - Tél. 514.861.4036
www.admission.com - 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

AUJOURD'HUI

Louise Bombardier *MA MÈRE CHIEN* Normand Chaurrette *LES REINES* Wajdi Mouawad *VISAGE RETROUVÉ* Michel Tremblay *ENCORE UNE FOIS SI VOUS PERMETTEZ* Olivier Choimière *VENISE-EN-QUÉBEC* SAISON 2005-2006

Wajdi Mouawad, Markita Boies, Anne Caron, Robert Lalonde, Patricia Nolin, Julie Vincent, Denis Marleau, Annick Bergeron, Louise Bombardier, Louise Laprade, Ginette Morin, Christiane Pasquier, Béatrice Picard, Marie-Louise Leblanc, Marcel Pomeroy, Marc Bélard, Louise Laprade, Louison Danis, Daniel Simard, Jean-Frédéric Messier, Christian Bégin, Vincent Bilodeau, Violette Chauveau, Simone Chevalot, Mathieu Gosselin, Johanne Haberin, Michel Lavoie, Daniel Rousseau...

ABONNEZ-VOUS!
Théâtre d'aujourd'hui 3900, rue Saint-Denis, Montréal
(514) 282-3900 www.theatredaujourd'hui.qc.ca

La saison 2005-2006 est présentée en partenariat avec

Hydro Québec LE DEVOIR BANQUE LAURENTIENNE

Abonnez-vous!

Série Théâtre

Les Reines

Normand Chaurrette/Denis Marleau

Les 7 doigts de la main

Les 7 doigts de la main

Nous étions assis sur le rivage du monde...

José Pilye/Denis Marleau

Le Projet Andersen

Robert Lapogé

Le Malade imaginaire

Molière/Lori Béchard

Desjardins

Série Studio

La Princesse de Clèves

Marie-Madeleine de La Fayette/Marcel Bozonnet

Howie Je Rookie

Mark O'Rowe/Fernand Kainville

La Société de Métis

Normand Chaurrette/Joël Beddows

Gagarin Way

Gregory Burke/Michel Morin

(613) 947-7000 poste 620
www.nac-cna.ca/abonnements

CENTRE NATIONAL DES ARTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Denis Marleau, directeur artistique

05/06

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE53, rue Elgin
Ottawa

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Sergio Fiorentino, le Phénix du piano

Le pianiste sexagénaire a tout pour faire une grande carrière médiatique posthume

CHRISTOPHE HUSS

On parle beaucoup en ce moment de «Pianoman», cet amnésique non identifié recueilli sur l'île de Sheppey, dans le Kent (Grande-Bretagne), et qui ne s'exprime qu'à travers un piano en jouant quelques airs connus et ses propres compositions. En matière de piano, l'amnésie collective est pourtant plus fréquente que l'amnésie individuelle! Pour preuve, la révélation musicale majeure que constitue la redécouverte de Sergio Fiorentino (1927-1998),

se faire oublier. Son histoire est véritablement extraordinaire elle aussi. Après des études au Conservatoire de sa ville natale de Naples (1938-1946), il voit sa carrière démarrer avec un second prix au Concours de Genève en 1947. En octobre 1953, il débute à Carnegie Hall. Les critiques admirent non seulement sa technique hors pair mais aussi la profondeur de ses visions musicales. Le commentateur le plus laudatif viendra de son confrère, le toujours pince-sans-rire Arturo Benedetti Michelangeli: «E' il solo altro pianista» (il est le seul autre pianiste)!

Changements de cap

Après son succès aux États-Unis, Fiorentino entreprend une tournée en Amérique du Sud en 1954. Il joue en Argentine et en Uruguay. Mais sa vie bascule à la fin de cette tournée, lorsqu'il échappe de peu à la mort dans un accident d'avion. Cet accident le traumatisera dans sa chair et dans son esprit. Il se retire de la vie de concertiste et se replie dans sa ville de Naples pour enseigner le piano au conservatoire. Il surmonte rapidement ses blessures physiques mais ne se déplace plus. On ne le retrouve, en fait, qu'en Angleterre, où il enregistre quelques disques et donne des concerts, activité qu'il stoppera en



1967, se concentrant sur la pédagogie et se produisant à quelques très rares occasions en Italie.

Mais la chose inespérée survient. A sa retraite du Conservatoire de Naples, au début des années 90, Fiorentino se remet progressivement à apparaître en public. Dès 1995, la rumeur de son retour a fait le tour des milieux bien informés. En 1996, il se produit au Festival de Newport, à New York et à Boston, mais aussi en France et en Allemagne. Auparavant, en 1994, il s'est également embarqué dans un projet d'enregistrement de dix CD pour l'étiquette anglaise APR, spécialisée dans les enregistrements de piano. Le pianiste sexagénaire a tout pour faire une grande carrière médiatique sur le tard comme, dans la décennie précédente, le Chilien Claudio Arrau, chez Philips, et le Cubain Jorge Bolet, chez

Decca. Mais il ne pourra pas profiter de cet été indien, car il meurt subitement en août 1998 à Naples.

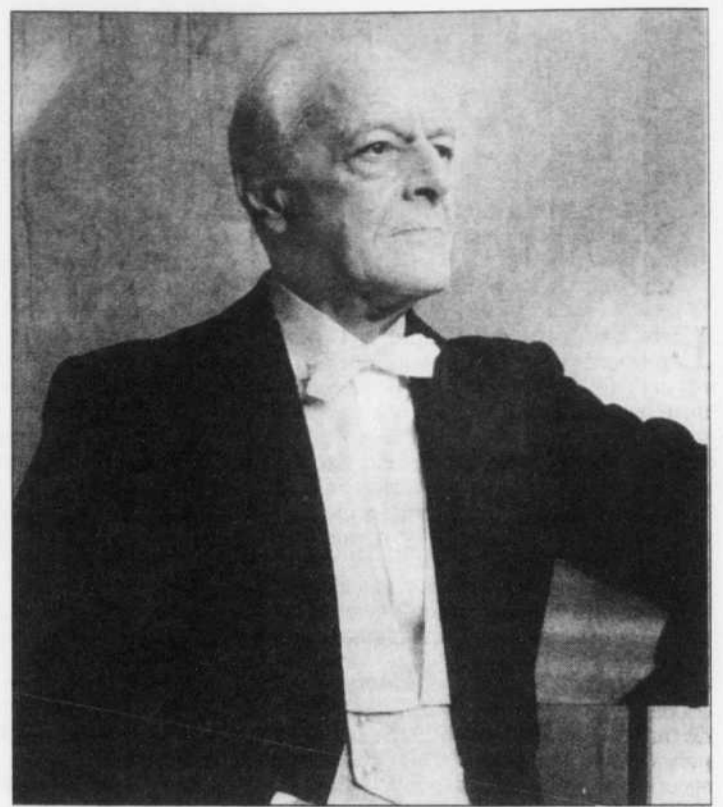
Parmi les choses les plus sensées qui ont été écrites sur Fiorentino, il y a cette phrase de Carla Di Lena: «Gieseking, Cortot, Rachmaninov étaient ses références; le son de Gieseking, la musicalité de Cortot, la névrose du rythme de Rachmaninov.» Il y a aussi celle-ci, de Mark Malkovich, directeur artistique du Festival de Newport, qui a vu la dernière apparition publique de Fiorentino: «Il était modeste et humble, il y avait une sorte de "sainteté" en lui.» Tout à fait comme le seul autre pianiste de notre temps avec lequel je pourrais tenter une comparaison, Ivan Moravec, pianiste tchèque dont le modèle est aussi Walter Gieseking, qu'il décrit en ces termes: «Lorsque j'ai entendu Gieseking pour la première fois, j'ai su que cet homme était bon.»

Les disques

Disponibles depuis un mois au Canada, grâce à SRI, les disques APR de Sergio Fiorentino se divisent en deux. D'abord, quatre CD dans une collection «The Early Recordings», des enregistrements Liszt réalisés entre 1962 et 1967 pour Concert Artist Recordings de Londres. Si vous aimez Liszt, il faut commencer par le volume 2, *The Virtuoso Liszt*, pour comprendre ce que pouvait être le phénomène Fiorentino. Selon vos goûts, vous irez ensuite vers les volumes 1, *The Contemplative Liszt*, ou 3, *Première année de pèlerinage*.

Mais le nectar le plus troublant se trouve dans les volumes de ce legs inachevé (huit des dix CD prévus) d'enregistrements tardifs. On peut y traquer des moments de musique que plus personne, à part Moravec ou, hypothétiquement, Krystian Zimerman, ne nous donne aujourd'hui. L'instant le plus «osé», le plus mémorable, est cette échappée onirique hors du temps dans le dernier mouvement de la *Fantaisie* de Schumann (volume 6), treize minutes hypnotiques comme le disque en véhicule rarement.

Le plus étonnant est qu'à un âge certain, et après un éloignement de près de trente ans de toute prestation publique, l'art de Fiorentino soit resté à ce point intact s'agissant de la virtuosité. Le meilleur exemple, outre la 2^e *Sonate* de Schumann qui se trouve sur le volume 6 déjà cité, est le volume 1, regroupant la 2^e *Sonate* de Scriabine, la 2^e *Sonate* de Rachma-



Sergio Fiorentino

ninov et la 8^e *Sonate* de Prokofiev, enflammées et démiurgiques.

Mais c'est la profondeur spirituelle qui frappe et bouleverse en tout premier lieu. Le volume 2 en propose un exemple dans le grand répertoire, 3^e *Sonate* de Chopin et *Sonate* D. 960 de Schubert, avec une matière sonore très creusée, une suprême liberté de respiration dans les phrases et une perception innée des flux émotionnels des partitions.

La science de l'équilibre et la maîtrise intellectuelle des architectures et du son sont à leur comble dans deux disques Bach (volumes 4 et 5). Bach est un test redoutable pour juger des pianistes. Fiorentino plane tant et si bien sur ces œuvres que le volume 5, regroupant la *Suite française n° 5* et des transcriptions, me paraît un incontournable pour qui veut saisir la portée musicale du trésor qu'il nous est enfin donné d'entendre.

APR n'est pas le seul éditeur de Fiorentino. Concert Artist Recordings, une étiquette non encore disponible ici, a commencé à rééditer tous les enregistrements des années 50 et 60. Les découvertes, notamment dans Liszt et Mozart, y sont du même acabit.

Longue vie discographique au Phénix du piano...

Collaborateur du Devoir

Sergio Fiorentino (1927-1998) Les disques APR (distr. SRI) disponibles depuis mai 2005 au Canada. *Early Recordings*: quatre volumes consacrés à Franz Liszt. Priorité: volume 2 (APR 5582), puis volumes 1 et 3 (APR 5581 et 5583). *Fiorentino Edition*: huit volumes (enregistrements 1994-1997). Le coup de cœur: Bach II (vol. 5, *Suite française n° 5* et transcriptions, APR 5559). Priorités: Schumann (vol. 6, APR 5560); Rachmaninov-Scriabine-Prokofiev (vol. 1, APR 5552), Chopin-Schubert (vol. 2, APR 5553); Bach I (vol. 4, Partitas n° 1 et 4, APR 5558).

Pour en savoir plus: l'excellent site Internet (en anglais) du réputé historien de l'enregistrement, Ernst Lumpe (<http://people.free.net/~elumpe/>) et le catalogue Concert Artist Recordings (<http://www.concertartistrecordings.com/>).



rendue enfin possible au Canada par la distribution des disques publiés par l'étiquette anglaise APR.

Pour être tout à fait honnête, il faut bien avouer que, si le monde musical a oublié Sergio Fiorentino, c'est que le pianiste italien a su

FRUITS DE LA PASSION
If music be the food of love...

23 - 26 JUIN
FESTIVAL
montréal
baroque
VIEUX-MONTREAL

GRANDS CONCERTS

Le jeudi 23 juin à 20h
LA PASSION
ET LA FOI

LIEU :
chapelle Notre-Dame-
de-Bon-Secours

Le vendredi 24 juin à 20h
LES FRUITS
DE 34 SAISONS

LIEU :
chapelle Notre-Dame-
de-Bon-Secours

Le samedi 25 juin à 20h
BACH ET
L'ARCHANGE

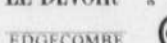
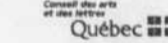
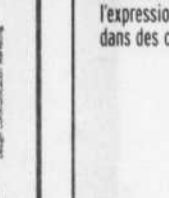
Le samedi 25 juin à 22h30
BACH COCCOLO
CRESCENDO

LIEU :
chapelle Notre-Dame-
de-Bon-Secours

Le dimanche 26 juin à 20h
FRUITS DE LA
PASSION

LIEU :
salle de bal
du Marche Bonsecours

www.montrealbaroque.com • 514.845.7171



L'OFF FESTIVAL DE JAZZ de Montréal

Produire et diffuser plus de musique improvisée et de jazz, provoquer des rencontres inédites, encourager la démarche des musicien-ne-s en offrant des tribunes supplémentaires à l'expression de leur créativité, et ce, en salles, dans des conditions dignes de leur art.

24 JUIN → 3 JUILLET
6^e 34 CONCERTS 2005



24 juin	20h - Lion d'Or	Poésie et musique libres	29 juin	17h - Quai des brumes	Beat in Fractions
25 juin	17h - Quai des brumes	Trio Lorrie Goodman	20h - Lion d'Or	20h - Lion d'Or	Normand Guilbeault Ensemble
	20h - Lion d'Or	Fortin / Léveillé / Donato / Nasturica	21h30 - O Patro Vys	21h30 - O Patro Vys	Marianne Trudel / Philippe Lauzier & Toma Gouband / Neils Ostendorf
	21h30 - O Patro Vys	Ensemble Jazz Urbain de Montréal	23h - Lion d'Or	23h - Lion d'Or	Claude Vendette et l'agence du swing
	23h - Lion d'Or	Dave Turner Quintet	30 juin	17h - Quai des brumes	Carl Naud
26 juin	17h - Quai des brumes	Azuris Aurum	20h - Lion d'Or	20h - Lion d'Or	Mark Feldman / Sylvie Courvoisier
	20h - Lion d'Or	Trio Julie Lamontagne & Dave Mousing	21h30 - O Patro Vys	21h30 - O Patro Vys	Altsys Jazz Orchestra & Bill Coon
	21h30 - O Patro Vys	Greg Amirault & Roland Bourgeois	23h - Lion d'Or	23h - Lion d'Or	Ingrid and Christine Jensen
	23h - Lion d'Or	Jean-François Groulx	1 juillet	17h - Quai des brumes	Frank Lozano Quintet
27 juin	17h - Quai des brumes	Michel Lambert & John Geggie	20h - Lion d'Or	20h - Lion d'Or	Carl Maragli
	20h - Lion d'Or	Félix Stüssi / JazzBuzz	21h30 - O Patro Vys	21h30 - O Patro Vys	Alex Bellegarde & Steve Millon
	21h30 - O Patro Vys	Richard Gagnon et Trombone Action	23h - Lion d'Or	23h - Lion d'Or	Trio Marianne Trudel
	23h - Lion d'Or	Min Rager Trio	2 juillet	17h - Quai des brumes	Mathieu Bélanger quartette
28 juin	17h - Quai des brumes	Lubo Alexandrov	20h - O Patro Vys	20h - O Patro Vys	Janis Steprans
	20h - Lion d'Or	Daniel Lessard en Duos	22h - O Patro Vys	22h - O Patro Vys	Joel Miller - Mandala
	23h - Lion d'Or	Sonia Johnson Trio	3 juillet	20h - Lion d'Or	Guy Nadon Quintet + Yannick Rieu + Comb-Off - Jam Session
	21h30 - O Patro Vys	Tentaculaire & Josh Zubot			

QUAI DES BRUMES

4481, SAINT-DENIS
514-499-0467 • ENTRÉE LIBRE / FREE ADMISSION

LION D'OR

1676, ONTARIO EST
514-598-0709

O PATRO VYS

356, DU MONT-ROYAL EST
514-845-3855

BILLETTERIES

- L'OBLIQUE • 4333, RIVARD • 514-499-1323
- LES ANGES VAGABONDS • 1899, DU MONT-ROYAL EST • 514-527-8174
- ARTICULÉE • 514-844-2172 • SANS FRAIS 1-866-844-2172

INFO - 514-570-0722

www.LOFFfestivaldejazz.com

Québec Canada

FOUILLE-MOI



◆ On n'est jamais trop curieux ◆

DE VISU

Entre tradition et académisme

EDWIN HOLGATE

Du 26 mai au 2 octobre
Musée des beaux-arts
de Montréal
Pavillon Michal
et Renata Hornstein
1379, rue Sherbrooke Ouest

MICHEL HELLMAN

Edwin Holgate est un artiste polyvalent et talentueux qui n'a cependant jamais véritablement réussi à se démarquer sur la scène artistique canadienne. Ce Montréalais d'origine ontarienne, pourtant considéré par les critiques comme un peintre prometteur, ne semble jamais avoir vraiment su développer tout son potentiel. Même s'il fait partie des principaux courants artistiques du XX^e siècle, il demeure une figure secondaire dans l'histoire de l'art du Canada. Depuis sa mort, en 1977, aucune exposition d'envergure ne lui avait encore été accordée.

La grande rétrospective qui a lieu en ce moment au Musée des beaux-arts nous invite à poser un regard neuf sur la production de cet artiste. Cette exposition rassemble plus de 165 tableaux, dessins, estampes, gravures ainsi que des photographies d'archives, et nous permet de mesurer toute l'importance de l'œuvre de cet artiste complexe, tiraillé tout au long de sa vie entre tradition académique et courants modernistes.

Il est difficile de réaliser, quand on parcourt les salles du pavillon Michal et Renata Hornstein qui abritent l'exposition, qu'Edwin Holgate assistait dans ce même endroit, il y a près de cent ans, à ses premiers cours de peinture. Dans cet édifice, appelé autrefois

le Art Association of Montreal, il suivait les cours du réputé professeur William Brymner, lui-même formé par le grand peintre académique Bouguereau de l'école Julian à Paris.

Sur les conseils de Brymner, le jeune Holgate est parti, dès 1912, compléter son apprentissage à Paris. Il a dû revenir brièvement au pays au moment de la Première Guerre mondiale et est reparti en Europe comme soldat. Après la démobilisation, il s'est installé avec sa femme dans un atelier de Montparnasse. C'est là qu'il s'est lié d'amitié avec de nombreux cercles d'artistes, comme le groupe russe Mir Iskoutsva («le monde de l'art»), un groupe opposé à l'académisme. Holgate a été énormément influencé par ces artistes russes avec lesquels il a participé à de nombreuses expositions.

L'exposition rassemble plus de 165 tableaux, dessins, estampes, gravures ainsi que des photographies d'archives

Au moment de son retour au Canada en 1922, il avait déjà acquis une certaine renommée et, peu à peu, sous l'influence du Groupe des Sept, il a commencé à mettre de côté les sujets plus «européens» qui dominaient son travail pour se concentrer sur des thèmes «canadiens».

Une sensibilité «canadienne»

Cette exposition présente certains des meilleurs tableaux de cette période, en particulier les portraits monumentaux qui évoquent d'une manière remarquable des personnages types, comme *Le Bâcheron* ou *Paul, trappeur*. Sous l'influence de A. Y. Jackson, avec qui Holgate s'était lié d'amitié, il s'est mis aussi à peindre les paysages sauvages des Laurentides ainsi que des scènes rurales de la campagne québécoise, dans le Charlevoix ou la Gaspésie. C'est

également durant cette époque qu'il est parti en train avec A. Y. Jackson et l'anthropologue Marius Barbeau le long de la rivière Skeena pour documenter la vie des autochtones Gitxan du nord-ouest de la Colombie-Britannique.

Les tableaux de tombeaux et de totems que l'artiste a effectués lors de ce voyage rappellent un peu les œuvres d'Emily Carr. Mais l'exposition montre également un aspect moins connu de sa production: ses remarquables gravures sur bois. La série intitulée *Mâts totémiques*, présentée ici, en est un bel exemple.

Dans cette recherche d'un sujet «canadien» qui occupait l'esprit des avant-gardes de l'époque, la contribution la plus originale d'Holgate est sans doute ses peintures de nus féminins en plein air. Dans ces tableaux, l'artiste installe ses modèles dans des paysages sauvages, et il lie les formes et les couleurs des corps aux éléments naturels qui les entourent. Cette «variation de l'esthétique du Groupe des Sept», comme on peut le lire sur le texte de présentation de l'exposition, a fait souvent scandale dans les milieux conservateurs. Quoique assez originales par leur traitement, ces figures d'inspiration cézannienne peuvent sembler, aujourd'hui, assez banales.

Quand on parcourt l'exposition, on est davantage séduit par les portraits, qui sont la véritable force de l'artiste. Parmi ceux-ci, *Ludvine* est particulièrement remarquable. Ce portrait est d'une présence saisissante. Le texte accompagnateur nous explique que la mère de cette Ludvine venait tout juste de mourir, laissant à cette toute jeune fille la responsabilité de ses nombreux frères et sœurs. Un autre tableau, réalisé par l'artiste lors d'un voyage en Jamaïque, *Jeune fille coolie*, attire aussi l'attention. Il met en scène une jeune femme noire d'apparence modeste mais empreinte d'une grande dignité.



Grand étang aux moustiques, rivière cachée, huile sur toile.

COLLECTION PARTICULIÈRE, JOHN DEAN

Invité en 1929 à devenir le «huitième membre du Groupe des Sept» (ce qui sonne un peu comme «la cinquième roue du char»), Holgate n'aura malheureusement pas vraiment l'occasion de participer aux activités du groupe, qui se dissout peu après. Il a peint encore quelques tableaux durant cette période, mais rien de comparable à ses œuvres précédentes. Lors de la Deuxième Guerre

mondiale, il a été engagé comme peintre officiel de l'armée. De retour au pays, il s'est senti de plus en plus dépassé par les courants modernistes et notamment par l'abstraction qu'il méprisait. Il s'est replié dans sa propriété de Morin Heights et a consacré le reste de sa vie à des études de paysages.

Grand dessinateur, Holgate voulait préserver la valeur traditionnelle académique du trait.

Inspiré par les courants modernes, il a aussi accordé beaucoup d'importance aux formes et aux volumes. Artiste indépendant, grand amoureux de la nature, il a imprégné son travail d'une sensibilité «canadienne». Cette rétrospective nous permet de réévaluer toute l'importance de ce peintre mal connu.

Collaborateur du Devoir

JACQUES LÉVEILLÉ, ARC

L'ÉNIGME DE L'IMAGE, tableaux
jusqu'au 12 juin 2005

Studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU

FONDATION
DEROUIN

16 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE 2005 - VAL-DAVID
www.fondationderouin.com

Du 31 mai
au 17 juin 2005

Exposition: Traité d'esthétique

Nikola\$



Coucher sur la mer - Huile sur toile, 32" x 32"

GALERIE
De l'Isle
Depuis
1964

1451, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H3G 2S8 Canada
Téléphone: (514) 935-9885

PETER HOFFER

Éden

Exposition jusqu'au 18 juin 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 (514) 849-1165 - Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE
NOËL
GUYOMARCH
BIJOUX D'ART

Exposition de 20 créateurs français
2 juin - 2 juillet

137 Laurier Ouest
Montréal, Québec H2T 2N6
(514) 840-9362

ganoelg@yahoo.com

David McMILLAN et Lucie LACERTE

Du 10 juin au 24 juin 2005
Vernissage vendredi
le 10 juin de 18h à 21h

MONTRÉAL

GALERIE
orange

81, rue Saint-Paul Est, Montréal (Québec) H2Y 3R1
T: 514 396 6670 • info@galerieorange.com

Lundi au vendredi: 10h à 18h
Samedi et dimanche: 11h à 18h
(détails)

Louis-Pierre BOUGIE
Jusqu'au 5 juin 2005 à la galerie Orange

Francine SIMONIN

Jusqu'au 10 juin 2005

QUÉBEC

Lacerte
ART CONTEMPORAIN

1, côte Dinan, Québec (Québec) G1K 3V5
T: 418 692 1566 • info@galerielacerte.com

Lundi au vendredi: 9h à 17h
Samedi et dimanche: 12h à 17h
(détails)

Les
beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

18 juin à Québec
Camille Claudel et Rodin

Conférence, transport, repas,
entrée au musée...

Musées, musique et nature
16-17 et 18 juillet

L'opéra Lucie de Lamermoor
au Glimmerglass Festival
Seulement quelques places!

Leonardo, Michelangelo

Le voyage sera répété
le mardi 9 août

9 juillet
Festival de Lanaudière

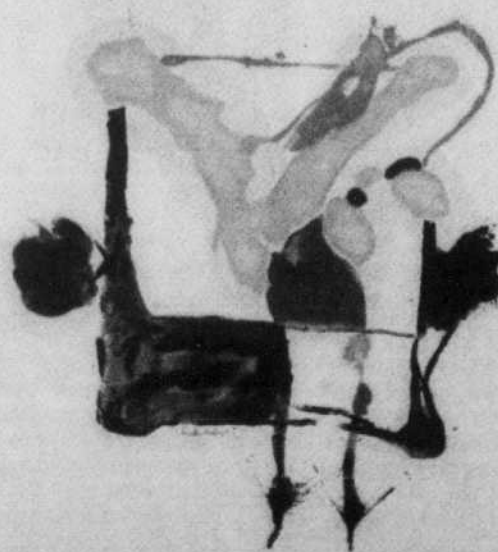
www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

L'AGENDA

L'Annuaire 1144, le guide de vos soirées
Cliquez sur le bouton de gauche
LE DEVOIR



ROTHKO
NEWMAN
BUSH
GAUCHER
MOLINARI
FRANKENTHALER

1er JUIN AU
7 AOÛT, 2005

la
forme-
couleur

TRANS-
FORMATION Musée des beaux-arts de l'Ontario
AGO

Cinéma

De 2 à 1...



Martin Bilodeau

Une fois publiées dans les journaux et prononcées à la radio et à la télévision, toutes les critiques de films se brouillent et forment un écho, lequel, avec le temps, s'estompe. À l'inverse, les fameuses cotes de Médiatfilm, l'agence de presse qui approuve les journaux, télé-horaires, sites Internet ainsi que le *Guide vidéo de la Boîte noire*, se doivent de subir avec succès l'épreuve du temps. N'empêche qu'il faut, parfois, ravalé la façade, exercez au quel vient de se livrer le comité de rédaction en hissant au rang de chef-d'œuvre (1) vingt-deux films classés 2 (remarquable), portant à 136 le nombre de films ayant cette cote.

Parmi la liste, dont *Le Devoir* a obtenu la primeur, figure *Pour la suite du monde*. Quarante-deux ans après sa sortie, il s'agit du premier film québécois à obtenir cette distinction. Un choix a priori surprenant puisque le documentaire de Pierre Perrault et Michel Brault devance *Mon oncle Antoine* (toujours coté 2), de Claude Jutra, sacré «*best Canadian film*» lors de chaque nouveau sondage national — dont le plus récent, chapeauté par le Toronto International Film Festival Group, date de l'année dernière.

Pour Martin Girard, rédacteur en chef de Médiatfilm, le film phare du cinéma direct était le candidat québécois le plus évident pour cette promotion. «*On s'est demandé quelle était la contribution essentielle du cinéma québécois dans le monde. On est arrivés à la conclusion que c'était le cinéma d'animation* [en majorité des courts métrages que Médiatfilm n'évalue pas] et le documentaire.» Pour la suite du monde s'est donc imposé, devant les œuvres de fiction marquantes comme *Les Ordres* ou *Les Bons Débarras*, qui lors d'une précédente révision (en juin 2000) ont vu leur cote passer de 3 (très bon) à 2.

À plus forte raison que, comme le souligne Martin Girard, «*le documentaire est un genre parallèle qui a du mal à s'inscrire dans l'imaginaire collectif*». À cet égard, le joyau produit par l'ONF, fondateur du documentaire et du cinéma québécois, au sens large, constitue une rare exception, et cela bien qu'il soit passé à l'oubli à l'extérieur de nos frontières.

Pour qu'une œuvre mérite la cote 1, Médiatfilm considère que celle-ci doit être pionnière dans l'histoire du cinéma, ou être le film phare d'un genre ou d'un mouvement, ou compter parmi les films les plus marquants d'un grand maître (Hitchcock, Chaplin, Fellini, etc.). À partir de ces critères, le comité de Médiatfilm (formé de huit spécialistes, dont mon collègue André Lavoie) a réévalué des dizaines de candidats potentiels, soumis après plaidoiries au vote final. Martin Girard, par exemple, estime que *The Shining* a été établi en 1980 la mesure étalon du cinéma fantastique moderne à partir de laquelle tous les autres films du genre ont été désavantageusement comparés depuis. Lors de

l'exercice démocratique, le film de Stanley Kubrick n'a pas obtenu l'appui de la majorité et maintient donc sa cote 2. Au même titre que des dizaines d'autres, dont *Le Guépard*, *Quai des brumes*, *Bonnie and Clyde*, *Le Dernier Tango à Paris*, *Los Olvidados*, *Fanny et Alexandre*, *Paris Texas* — ce dernier pourtant farouchement défendu par Louis-Paul Rioux.

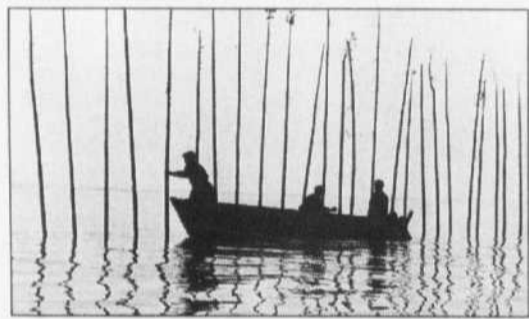
L'épreuve du temps étant un critère essentiel dans l'évaluation d'un chef-d'œuvre, l'examen des titres s'est arrêté à 1990. *Goodfellas*, de Martin Scorsese, est donc le film le plus récent à obtenir la cote 1. Dans l'ordre, il est immédiatement suivi des films suivants: *Les Ailes du désir*, de Wim Wenders; *Brazil*, de Terry Gilliam; *Il était une fois en Amérique*, de Sergio Leone — qui voit aussi *Le Bon, la Brute et le Truand* promu au rang de chef-d'œuvre.

La liste comprend deux Antonioni (*L'Éclipse* et *Désert rouge*), deux Ford (*Stagecoach* et *My Darling Clementine*), un Tati (*Playtime*), ainsi que des évidences dont on s'étonne de la promotion tardive: *L'Homme à la caméra*, de Dziga Vertov; *Metropolis*, de Fritz Lang; *Jules et Jim*, de François Truffaut; *West Side Story*, de Robert Wise; *Le Troisième Homme*, de Carol Reed. *Le Dr. Strangelove* de Kubrick constitue la seule inclusion comique dans la liste, où figurent des films de genre révolutionnaires comme *Chinatown*, de Roman Polanski, et *Blade Runner*, de Ridley Scott.

«*Certains films, qui ont marqué toute une génération, ne marquent pas la suivante*», fait remarquer Martin Girard pour expliquer la disparition de films comme *L'Homme de fer* ou *L'Homme de marbre* dans les récents palmarès de critiques et d'historiens du cinéma, lesquels ont servi de repères au moment des délibérations, sans toutefois dicter la donne. J'en veux pour preuve *Léolo*, de Jean-Claude Lauzon. Seul film québécois à figurer dans le top-1000 de *They Shoot Pictures, Don't They?*, qui collige et compile des centaines de palmarès professionnels, le film (inscrit à la position 240) détient depuis sa sortie la cote... 4. Comme quoi nul n'est prophète en son pays. A part peut-être Michel Brault et le regretté Pierre Perrault.

La liste complète des films promus sera disponible dès lundi sur le site www.mediatfilm.ca.

♦ ♦ ♦
Avis aux amateurs, les cinéastes du mouvement Kino ressortent l'artillerie lourde ces mercredi et jeudi, à 19h, avec la présentation au Beauvieux d'un Kino allongé de six courts métrages. Billets disponibles depuis hier au guichet du cinéma.



Pour la suite du monde

SOURCE ONF

Le rêve américain à la puissance dix...

Russell Crowe dans *Cinderella Man*

SOURCE UNIVERSAL

CINDERELLA MAN

De Ron Howard. Avec Russell Crowe, Renée Zellweger, Paul Giamatti, Craig Bierko, Paddy Considine. Scénario: Cliff Hollingsworth, Akiva Goldsman. Image: Salvatore Totino. Montage: Daniel P. Hanley, Mike Hill. Musique: Thomas Newman. États-Unis, 2005, 144 minutes.

MARTIN BILODEAU

Si il croise *Million Dollar Baby* (pour le thème du boxeur de la dernière chance) avec *Seabiscuit* (pour le théâtre de la Crise et la victoire de l'humble devant l'adversité), *Cinderella Man* n'en demeure pas moins une œuvre emblématique de la démarche artistique et morale de son réalisateur, Ron Howard.

Quatre ans après *A Beautiful Mind*, qui lui a valu les honneurs de l'Académie, un an avant *Da Vinci Code*, qui devrait lui garantir un triomphe public instantané, l'enfant de la balle le plus «américain» de sa génération réintroduit dans *Cinderella Man* ses formules gagnantes. Celles du rêve américain à la puissance dix, avec un honnête citoyen livrant un combat perdu d'avance et une épouse modeste qui pleure doucement dans la cuisine à l'insu des enfants sages, qui au troisième acte découvriront l'héroïsme paternel.

Rien n'est donc plus prévisible qu'un film de Ron Howard. Bien que celui-ci le soit autant que les autres, il demeure d'une efficacité redoutable. J'en veux pour preuve l'accueil enthousiaste que le film a obtenu en avant-première mercredi soir: Kires, larmes, sursauts, applaudissements, la salle 3 du AMC-Forum obéissait au doigt et à l'œil à papa Ron. Lequel enchaîne sans faiblir les séquences attendues d'un divertissement moralisateur et édifiant, porté par Jim Braddock (Russell Crowe), un immigrant irlandais du New Jersey dont la carrière de boxeur a piqué du nez à l'heure de la Crise, pour reprendre du poil de la bête à l'heure où FDR jetait les bases de son New Deal.

Voyez le symbole. Le personnage, tout au long des deux heures et demie, reste à cette hauteur. Si beau, si fort, si grand, qu'on ne saurait l'alourdir de contradictions ou de détails psychologiques. Un symbole fort, donc, debout et fier dans l'arène sociale de l'époque qu'Howard reconstitue à la manière d'une visite chez l'antiquaire. Du reste, l'essentiel de *Cinderella Man* se passe dans l'arène de boxe, où Howard relève un véritable pari de mise en scène. Il y enregistre des combats furieux, montés avec une fluidité et une dextérité formidables. L'excellent Paul Giamatti (*Sideways*, *American Splendor*), en manager de

Braddock, contribue par son jeu nerveux à l'énergie de ces scènes, tellement réalistes que tout ce qui se joue à l'extérieur semble inventé par Disney. Où, rappelons-le, Howard a fait ses premiers pas d'acteur et connu, à titre de réalisateur, son premier succès public (*Splash*, en 1984).

Si bien qu'aller voir un film de Ron Howard, c'est voyager en pays de connaissance. Comme Mary Steenbergen (*Parenthood*), Kathleen Quinlan (*Apollo 13*), Rebecca De Mornay (*Backdraft*), Renée Russo (*Ransom*) ou Jennifer Connelly (*A Beautiful Mind*), l'épouse est ici encore une amoureuse inconditionnelle, une maman inquiète et une éclairceuse pour âmes égarées. Confier pareil rôle à Renée Zellweger, une star confirmée, annonçait un virage (ou du moins une densification) que Ron Howard, manifestement, n'a pas réussi à assumer. Au désavantage de l'actrice, aussi mal servie par le scénario que par la photo de Salvatore Totino, qui multiplie les ombres sur son visage si particulier. Ainsi déposée, son héroïne se révèle tout aussi mécanique et schématique que celles qui meublent la filmographie antérieure du cinéaste — filmographie que *Cinderella Man* allonge sans qu'y souffle le vent de la nouveauté.

Collaborateur du Devoir

Une mauvaise comédie empêtrée dans ses lacets

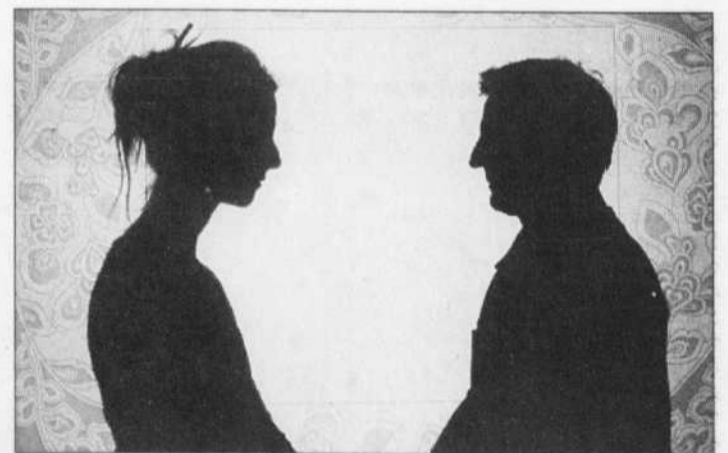
APRÈS VOUS

Réalisation: Pierre Salvadori. Scénario: Pierre Salvadori et Benoît Graffin. Avec Daniel Auteuil, José Garcia, Sandrine Kiberlain, Maryline Canto. Image: Gilles Henry. Musique: Camille Bazbaz.

ODILE TREMBLAY

En général, on aime bien Pierre Salvadori, qui nous a donné de bonnes comédies sociales, *Cible émue*, *Les Apprentis*, etc. On suit ici son parcours depuis une douzaine d'années, sensible à son œuvre mi-tendre, mi-comique, touchante souvent. Mais pourquoi se farcir ses films les moins inspirés?

Après vous est probablement ce que Salvadori a réalisé de pire, avec des erreurs de débutant qui étonnent chez ce cinéaste chevronné. Ses interprètes, et non les moindres — Daniel Auteuil, Sandrine Kiberlain, etc. —, se sont égarés sous sa houlette à travers cette mauvaise comédie empêtrée dans ses lacets. À l'heure où tant de films français nous passent au-



Après vous est probablement ce que Salvadori a réalisé de pire.

MARS DISTRIBUTION

dessus de la tête, on s'irrite bel et bien de voir *Après vous* atterrir sur nos écrans.

Quel scénario invraisemblable! Un vrai gruyère plein de trous. José Garcia (très mal dirigé) campe ici Louis, un désespéré qu'un bon Samaritain, Antoine (Daniel Auteuil), maître d'hôtel dans une brasserie parisienne, sauve de la pendaison et prend sous son aile, afin de lui redonner goût à la vie.

Au risque d'y perdre son couple et sa crédibilité professionnelle, Antoine va jusqu'à le pistonner pour un emploi auquel Louis ne connaît rien, mais qu'il maîtrisera par miracle en quelques jours.

Caricatural à un point qui laisse baba, sans nuance aucune, José Garcia ne justifiera jamais l'intérêt que son sauveur lui porte. Hébé-té, larmoyant, dépourvu du moindre charme ou intérêt, ce pauvre type dévasté par un chagrin d'amour est un pur boulet, incapable de constituer le pivot d'une comédie. Daniel Auteuil joue son rôle de missionnaire sans y croire, tandis que Sandrine Kiberlain peine à convaincre le spectateur en fleuriste fatale aimée par les deux hommes.

Ajoutez une mise en scène lourdingue, des répliques creuses sur une trame invraisemblable et décousue. Peu d'interprètes auraient pu s'en sortir. Alors, tout ce beau monde patauge à qui mieux mieux. Une escale chez la grand-maman du suicidaire qui fait des révélations sans se savoir écoutée se révèle particulièrement mal rabibochée. Les jeux de chassés-croisés, les trucs écoulés de mauvaises comédies de boulevard sont alignés en guise de gags que personne ne songe à trouver désopilants deux secondes ou même une seule.

Le Devoir

CURIEUX UN JOUR.
CURIEUX TOUS LES JOURS.

ABONNEZ-VOUS



♦ On n'est jamais trop curieux ♦

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 4 AU 10 JUIN 2005

Les NOUVEAUTÉS et le
CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des
SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

CINÉMA OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest (514) 455-9944
www.theatreoutremont.ca

LA FILLE À UN MILLION DE DOLLARS de Clint Eastwood
États-Unis, 2004, 137 min. (13 ans+)
Lundi 6 juin 19 h 30

Cinéma

EX-CENTRIS
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

L'âge de raison du documentaire

ODILE TREMBLAY

Sept ans, c'est un cycle. Le cinéaste Jean-Daniel Lafond, désolé de voir le documentaire battre de l'aile, avait fondé en 1996 et porté depuis à bout de bras les Rencontres internationales du documentaire de Montréal. Voici qu'il passe la main comme président.

Depuis le temps que Philippe Baylaucq se bat à Montréal pour la défense du documentaire et du film d'auteur, qui s'étonnera de le voir aujourd'hui prendre les rênes de ces rencontres-là?

«Il y a eu le défrichage. Je prends l'événement à l'étape de la consolidation», précise-t-il.

Les Rencontres, dont la huitième édition roulera du 10 au 20 novembre 2005, modifient leurs effectifs donc. Le cinéaste Benoît Pilon et la sociologue documentariste Louise Vandeland se joignent au conseil d'administration. «En sept ans, nous avons quadruplé notre auditoire, passant de 2500 présences à 11 000, public et professionnels confondus», explique Jean-Daniel Lafond. À l'âge de raison, l'enfant se porte bien.

Son succès repose pourtant sur un miracle annuel, car le rendez-vous se finance avec des bouts de chandelle et la ferveur de son équipe. Alors que le vis-à-vis-torontois, les Hot Docs, peut s'offrir un volet compétitif, loger un jury, développer un marché, ici les sous manquent.

En sept ans, le sort du documentaire s'est transformé. Non seulement le genre a-t-il investi les sections compétitives des festivals

avec Michael Moore et compagnie, mais d'étonnants succès de salle ici ou ailleurs ont coiffé des films comme *Fahrenheit 9/11*, *Corporation*, ou les québécois *Roger Toupin, épicier varié*, *A hauteur d'homme*, etc. De plus, les rendez-vous de documentaires se sont multipliés aux quatre coins du monde.

«Les choses ont changé, mais la situation d'ensemble demeure fragile», ajoute Jean-Daniel Lafond. Les chaînes de télé se sont multipliées et affichent un besoin criant de documentaires-chocs, tocs, événementiels. Des œuvres plus subtiles et moins sociopolitiques ont du mal à trouver leur financement.

«Les Rencontres sont nées d'un état d'urgence, se rappelle-t-il. En 1996, les télé n'en diffusaient plus ou presque plus. Aujourd'hui, on assiste au retour du rebelle, mais les riches télé se montrent encore chiches dans leur appui financier. Pas question de baisser les bras.»

«Télé-Québec constitue un allié de taille pour le documentaire, précise Philippe Baylaucq, mais elle manque d'argent.»

Un réseau comme TVA, devenu un agent de diffusion du documentaire, traite de sujets comme Céline Dion. Pas de quoi nourrir les thèmes plus audacieux.

Les Rencontres se sont donné un but: mettre l'accent sur un cinéma de qualité, dans un contexte d'échanges, en mêlant œuvres nationales et étrangères. Mais Philippe Baylaucq veut désormais courtiser davantage la jeunesse, cette cinéphilie de demain.

Le nouveau président voit



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Jean-Daniel Lafond et Philippe Baylaucq

Montréal comme une nécessaire plaque tournante du documentaire, à cause de sa position socioculturelle.

Cent pour cent d'augmentation de commandites en trois ans. Un budget de 465 000 \$ en incluant le service: les Rencontres sont en santé mais devraient doubler leurs fonds pour se développer.

«Un documentaire est lié à son sujet, une fiction à son réalisateur.» La phrase de Jean-Robert Lafond résonne au Café Chéri. Reste au documentaire à gagner un statut de film d'auteur. Il lui faut aussi se dissocier dans l'esprit du public du reportage. Le documentaire pose un regard là où le reportage énonce des faits. Alors non, Philippe Baylaucq ne s'assoie pas sur les lauriers des Rencontres. Il en cherche un autre cycle pour multiplier les visions du réel dans un monde de fast food où la diversité de pensée doit plus que jamais trouver ses tribunes.

Le Devoir

Des vacances formidables

Olivier Ducastel et Jacques Martineau racontent leur Crustacés & coquillages

ANDRÉ LAVOIE

Tandem de réalisateurs et couple à la ville, Olivier Ducastel et Jacques Martineau ne font pas que des films qui rendent hommage à la légèreté du cinéma de Jacques Demy. C'est un peu grâce à lui, même s'il n'y est pour rien, si Ducastel et Martineau se sont rencontrés. Le premier, après ses études à l'IDHEC, a fait des pieds et des mains pour travailler comme assistant sur *Trois places pour le 26*; quelques années plus tard, Jacques Martineau planchait sur un scénario inspiré de ses comédies musicales atypiques. Quelqu'un a eu la bonne idée de jouer les entremetteurs, question pour Ducastel de partager son expérience de travail avec Demy et pour Martineau de réaliser son désir de le réactualiser à l'ère du sida. *Jeanne et le garçon formidable* (1998), avec Virginie Ledoyen et Mathieu... Demy, allait sceller leur union, des deux côtés de l'écran.

couple qui travaille ensemble, un duo de réalisateurs, point à la ligne», précise Ducastel. Mais la question de l'homosexualité, celle de leurs personnages, voire de leur esthétique, ne fait pas nécessairement consensus. Martineau le confesse: «Je ne peux pas m'empêcher de penser que certains critiques français importants considèrent notre cinéma comme mineur parce qu'il aborde des thématiques gaies, donc supposément pas universelles...»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Olivier Ducastel et Jacques Martineau

Le moment où tout est possible

Le malentendu ne risque pas de se dissiper avec leur nouveau film. Dans *Crustacés & coquillages*, les vacances d'été près de Marseille se transforment en jeu de la vérité pour des parents, incarnés par Valeria Bruni-Tedeschi et Gilbert Melki, s'interrogeant sur l'orientation sexuelle de leur fils alors que madame s'envoie en l'air avec son amant parisien et que monsieur retrouve un amour de jeunesse... possédant la carrure de Jean-Marc Barr! Entre baignades et chansons, séances de drague au clair de lune et galipettes sur les rochers, coups de téléphone impromptus et longues séances de plaisir solitaires sous la douche, quelques tabous volent en éclats, mais avec un grand sourire. «La provocation, c'est un truc qui nous est étranger», souligne Martineau, «même si on nous renvoie souvent cette image. Comme il s'agissait de tourner une comédie, quelque chose de léger, nous étions certains de trouver facilement l'argent. Quand on a vu qu'il y avait des résistances, et surtout beaucoup de difficultés à compléter le budget, je me suis dit que c'était peut-être un projet un peu étrange...» «Et pourtant», enchaine Ducastel, «si on avait vraiment voulu choquer, on aurait trouvé d'autres idées!»

Des idées provocatrices, pourtant, le duo n'en manque pas, à commencer par celle de confier le rôle du mari cocu, coincé et... gai

à un acteur qui représente la quintessence du macho français, Gilbert Melki. «C'était une bonne inspiration pour nous», raconte Ducastel, «même si elle était un peu irrationnelle: il nous aurait dit non et ça n'aurait pas été une surprise. Mais quand on a su qu'il avait aimé le scénario et voulait nous rencontrer, on s'est dit à quel point c'était bizarre...»

Entre un générique qui évoque l'élégance du trait d'un Saul Bass, ou les fantaisies de ceux qui amorcent les plus beaux films d'Almodóvar, et une conclusion aussi pétillante qu'utopique, *Crustacés & coquillages* s'inscrit dans la grande tradition française du film de vacances. «Les vacances, c'est le moment où tout est possible», résume Martineau. Des moments de méditation, d'interrogations, de révélation des désirs.» Et s'il est vrai qu'il faut toujours trois personnes pour former un couple français, Ducastel et Martineau prouvent que, s'il y en a pour trois, en vacances il y en a aussi pour quatre...

Collaborateur du Devoir

Fais-moi danser (si possible)

MAD HOT BALLROOM
Réalisation: Marilyn Agrelo.
Scénario: Amy Sewell. Image: Claudia Raschke. Montage: Sabine Krayenbuehl. Musique: Sabine Krayenbuehl. États-Unis, 2005, 105 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ceux qui préchent dans notre désert politique (tous ordres de gouvernement confondus) sur les bienfaits de la culture pour les enfants d'aujourd'hui, et par ricochet les citoyens de demain, trouveront une nouvelle alliée en la personne de Marilyn Agrelo. Pour son premier long métrage documentaire, la cinéaste américaine fait l'étonnante démonstration que la danse sociale peut non seulement divertir et dégoûter mais aussi servir d'outil de valorisation pour des jeunes dont le chemin vers la délinquance semble tracé d'avance.

En quoi le tango et le swing peuvent-ils transformer des garçons et des filles issus de différents groupes ethniques et dont le principal point commun est la pauvreté de leurs parents? En 1994, quelques écoles élémentaires de New York, en collaboration avec des professeurs de l'American Ballroom Theater, sont convaincus que pour vivre il faut entrer dans la danse. Ce programme, d'une durée de 10 semaines et culminant par une prestigieuse compétition à l'échelle de la grande région new-yorkaise, rejoint maintenant 60 institutions et près de 6000 élèves. En 2004, Marilyn Agrelo a choisi trois écoles implantées dans les quartiers les plus défavorisés et les plus multiethniques pour témoigner des effets positifs d'une telle approche.

Dans *Mad Hot Ballroom*, les enseignants, les instructeurs et les directeurs d'école viennent tour à tour vanter les vertus de la danse sociale sur l'humeur, et l'estime, de leurs élèves, mais ce sont ces derniers qui prennent, littéralement, le plancher. La caméra, toujours à leur hauteur, surveille leurs rictus, leurs regards fuyants et leurs nombreux faux pas, tandis qu'il n'est pas rare de voir un jeune Latino enlacer (bien maladroitement) une petite fille aux yeux bridés. Si les adultes ne font pas de mystère sur leur obsession de remporter les honneurs puisque seulement cinq couples de danseurs issus de neuf écoles seront invités à la grande finale dans l'immense hall du World Financial Center — situé juste en face de Ground Zero... —, les enfants ont d'autres préoccupations. À la difficulté d'assimiler les pas s'ajoutent celles de se perdre dans le regard du partenaire, de danser avec quelqu'un que l'on aime peu (ou trop) et de sentir la pression insidieuse de la possible victoire; la cinéaste se fait d'ailleurs critique sur cet aspect du programme, et les avis sont parfois divergents.

D'avantage éblouie par leur spontanéité que par leur adresse, quoi que certains manifestent un réel talent, Marilyn Agrelo donne

la parole à plusieurs élèves de ces trois écoles, s'exprimant autant sur leurs petites histoires d'amour que leurs grandes ambitions d'avenir. Visiblement incapable de choisir avec soin ses protagonistes, elle en accompagne un grand nombre, ce qui donne à son film une impression de fouillis, le spectateur ne pouvant s'attacher à aucun d'eux. De plus, dès que l'un des groupes est éliminé, il est laissé derrière, comme si la cinéaste, dénonçant le culte immodéré des gagnants, y succombait à son tour.

Un montage plus serré n'aurait pas affecté la pertinence de son

propos mais permis à *Mad Hot Ballroom* de ne pas ressembler à cette enfilade de charmantes chorégraphies qui finissent inévitablement par se confondre. Mais ce petit film sans prétention, et farci de musiques entraînantes, pourrait donner de bonnes idées à ceux qui ne savent plus comment inculquer un semblant de respect, et d'élégance, à des jeunes pour qui la bienséance, voire le simple toucher, est une notion abstraite et menaçante. Le problème n'est pas que new-yorkais...

Le Devoir

★★★★★
«... LA COMÉDIE FRANÇAISE DE L'ANNÉE.»
«... brillant, subtil et bien écrit, ne souffre d'aucun temps mort.»
Daniel AUTEUIL José GARCIA
Sandrine KIBERLAIN
Marilyne CANTO
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
QUARTIER LATIN BOUCHERVILLE SHERBROOKE
PONT-VIAU 16 STE-ADELE

VOUS AVEZ AIMÉ LE PEUPLE MIGRATEUR, VOUS TOMBEREZ SOUS LE CHARME DE
LA MARCHE DE L'EMPEREUR
Un film de LUC JACQUET
LA NATURE A INVENTÉ LA PLUS BELLE DES HISTOIRES
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
QUARTIER LATIN MONTREAL
PONT-VIAU 16
GATINEAU
JOLIETTE
STE-ADELE
VICTORIAVILLE

★★★★★
«Tout simplement craquant!»
ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
QUARTIER LATIN
VEN. AU JEU. 15H45 - 21H30

★★★★★
«Vous devez courir voir La Vie avec mon père.»
ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
PARISIEN
VEN. AU JEU. 12H20 - 15H45 - 19H25 - 21H45
MER. 13H20 - 15H45 - 21H45

crash
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
QUARTIER LATIN MONTREAL
PONT-VIAU 16
GATINEAU
JOLIETTE
STE-ADELE
VICTORIAVILLE

«... LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS LONGTEMPS.»
«RENVERSANT... TOUT SIMPLEMENT LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS DES ANNÉES.»
«C.R.A.Z.Y. constitue la belle surprise du cinéma québécois de cette année.»
«FOLLEMENT BON!»
MICHEL CÔTÉ MARC-ANDRÉ GRONDIN DANIELLE PROULX
C.R.A.Z.Y.
un film de JEAN-MARC VALLÉE
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
QUARTIER LATIN MONTREAL
PONT-VIAU 16
GATINEAU
JOLIETTE
STE-ADELE
VICTORIAVILLE



PRÉSENCE AUTOCHTONE

MONTRÉAL

DU 13 AU 22 JUIN 2005

TERRES EN VUES



Société pour la diffusion de la culture autochtone

Blues, Blanc, Rouge

LE GRAND SPECTACLE ANNUEL DE PRÉSENCE AUTOCHTONE

DÉLIVREZ-NOUS DES WALL-MARTS

Avec
Loco Locass
Daybi, Samien
et **Northern Cree**

Vendredi 17 juin
à 20 h 30
Au Cabaret Music-Hall
2111, boul. St-Laurent
Entrée : 20 \$



Arts visuels

Montréal
capitale mondiale
du livre
2005
Montréal

LE LIVRE D'ARTISTE : IMAGES ÉCRITES DES PREMIÈRES NATIONS

Un projet de Terres en vues
et de la Grande Bibliothèque en
collaboration avec la Ville de Montréal
dans le cadre de
Montréal, capitale
mondiale du livre
2005

**GINETTE
AUBIN**
GRAVURES
RÉCENTES

Jusqu'au 25 juin
À la Guilde
canadienne des
métiers d'art
1460, rue
Sherbrooke Ouest

Du 14 juin au 31 août
À la Grande Bibliothèque
475, boul. de Maisonneuve Est

L'héritage des Abénakis

Menahanek, site extérieur
de Présence autochtone 2005
Parc Émilie-Gamelin
(métro Berri-UGAM)

Une invitation à voyager,
dans un climat d'amitié,
sur le territoire de tous les possibles

MUSÉE DES
Abénakis

Du 16 au 19 juin à partir de midi

Films et vidéos autochtones

Du 13 au 22 juin
Au cinéma ONF
1564, rue St-Denis

Des images exceptionnelles
pour mieux saisir les enjeux et les défis auxquels
doivent faire face les Premières Nations
des trois Amériques

LE CINÉMA SELON JORGE SANJINES

Du 15 au 18 juin
À la Cinémathèque québécoise
335, boul. de Maisonneuve Est



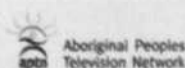
www.nativelynx.qc.ca

INFO FESTIVAL 514.571.4444

Canada

Montréal

Québec



LE DEVOIR



montrealplus.ca

